

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

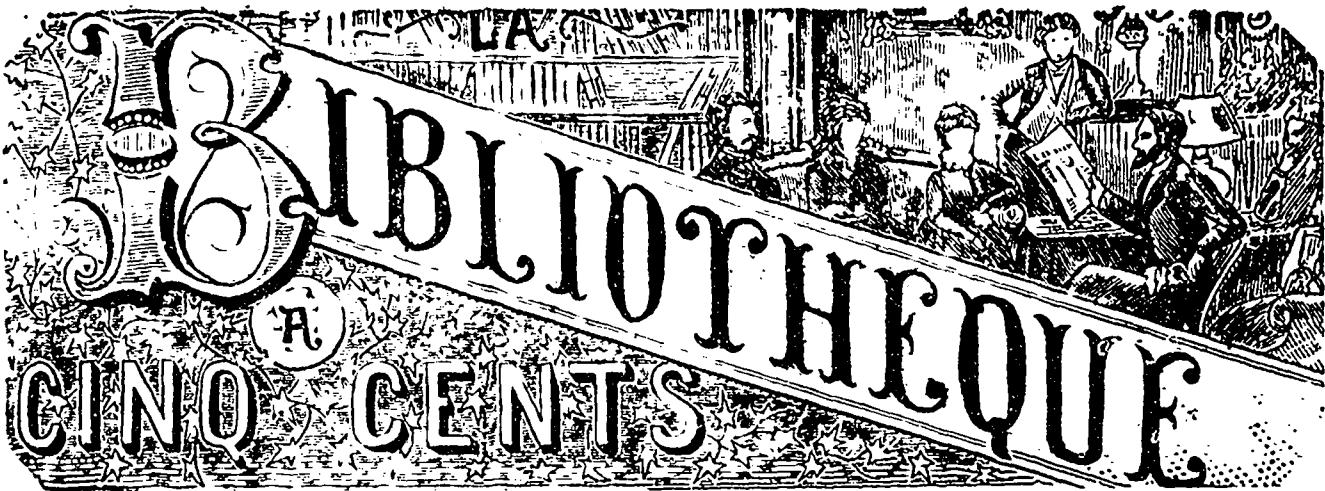
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Poirier, Bossotte & Cie, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
{ \$2.50 }

MONTREAL. 1 JUIN 1893.

{ UN NUMERO }
{ 5 CENTS }

No. 8

PROLOGUE D'UNE SOMBRE HISTOIRE

HUITIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



Le cocher était bavard. (Page 171.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les joudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 1 JUIN 1893.

AVIS

Aux personnes, qui ne gardent pas la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS.

Nous paierons 10 cents pour chacun des numéros suivants envoyés par la Poste ou apportés à notre bureau.

- | | | |
|--------|--------|-----------------------------------------------------------------------------|
| VOL. I | Nos. 2 | — Un Revenant. |
| " | " 3 | — La Jeune Sibérienne. |
| " | " 4 | — La Femme au Doigt Coupé. |
| " | " 7 | — Tolla. |
| " | " 8 | — L'Abîme. |
| " | " 12 | — Nora. |
| " | " 14 | — Une Passion Indienne. |
| " | " 16 | — Le Secret de Patrick O'Donoghon
(suite de l'Epave du Cynthia). |
| " | " 17 | — L'Héroïne du Désert. |
| " | " 21 | — Un Duel au Désert. |
| " II | " 10 | — Un Enlèvement sous la Régence. |
| " V | " 9 | — L'Antre du Crime : 1 ^{re} série, Les Deux
Bandits. |
| " VI | " 13 | — La Fleur Tachée de Sang : 2 ^e série
de Terrible Aventurier. |
| " | " 17 | — L'Enfant Trouvé. |
| " | " 20 | — L'Amour et la Guerre : 4 ^e série de
l'Enfant Trouvé. |
| " | " 24 | — La Femme Mystérieuse. |
| " IX | " 18 | — Les Deux Orphelines. |
| " | " 19 | — Les Ravisseurs. |
| " X | " 7 | — La Grâce de Dieu. |
| " XI | " 1 | — Le Poignard Empoisonné : Cartahat ou
la Barque Fantôme. |
| " XII | " 11 | — Remords d'une mère : 2 ^e série de l'Idiote. |

PROLOGUE D'UNE SOMBRE HISTOIRE

HUITIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

RAOUL DE SIMIANE

C'était au baron Raoul de Simiane que pensait Joseph Gallot, c'était le baron de Simiane qu'il voulait voir, et après y avoir longtemps réfléchi, dans la traversée du bois de Boulogne et dans le fiacre qui les avait ramenés rue Morand, lui et la Chiffonne, il venait de décider qu'il ferait une visite au baron.

Qu'espérait-il de cette démarche quelque peu aventureuse ? Il n'aurait pas su le dire. Il voulait voir. Il lui fallait se raccrocher à quelque chose ou à quelqu'un : le baron était là, et il se disait :

— Qui ne tente rien n'obtient rien.

Il n'avait jamais parlé à M. de Simiane, il ne le connaissait que pour l'avoir vu deux ou trois fois ; mais il savait assez de chose sur le joyeux viveur pour être convaincu que c'était un homme avec lequel il pourrait facilement s'entendre, et il se sentait poussé vers lui par une force irrésistible.

L'ancien serrurier avait appris tardivement, après le mariage de sa nièce et la mort d'André Clavière, que Marie Sorel avait eu un fiancé, et il crut, nous l'avons dit, que ce fiancé avait été le baron de Simiane. Rien, depuis, n'était venu le déromper, il le croyait encore.

Quand il eut su que sa nièce, ayant hérité de son mari, possédait une certaine fortune et qu'il s'était mis à sa recherche afin d'avoir—c'était son mot—une part du gâteau, il avait pensé, nous l'avons dit également, qu'en surveillant le baron, en se mettant au courant de sa vie, il parviendrait à avoir les renseignements qu'il désirait. Mais il avait été déçu dans son espoir en acquérant la certitude que, pas plus que lui, le baron ne savait ce que la jeune veuve était devenue.

Après avoir blessé mortellement André Clavière, il s'était jeté dans de nouvelles distractions et n'avait plus pensé à Marie Sorel, et celle-ci, se renfermant dans sa dignité et sa fierté de femme, loin de chercher à ramener à elle le meurtrier de son mari, avait tout fait, au contraire, pour qu'il l'oubliât complètement.

Telles étaient les explications que le borgne s'était données à lui-même et qu'il se donnait encore.

Restait à savoir si, après ces trois années écoulées, la situation était toujours la même. Le baron et la jeune veuve avaient pu se revoir ; c'était dans les choses possibles ; et s'ils s'étaient revus, forcément, il y avait eu rapprochement, les anciennes relations s'étaient renouées.

Dans ce cas, Gallot n'avait plus rien à faire avec M. de Simiane.

Mais il y avait l'autre hypothèse.

Donc, maintenant, il fallait savoir.

— C'est bon, se dit Gallot, je saurai.

Fidèle à sa promesse, la Chiffonne lui apporta ses économies.

— Tu sais, c'est un prêt que tu me fais, lui dit-il.

Mais elle savait bien qu'elle prêtait à fonds perdus et sans intérêt. Elle ne tenait pas à l'argent ; elle aurait eu une grosse somme qu'elle la lui aurait également donné. Elle ne lui demandait qu'une chose, qu'il la laissât tranquille.

Excepté reprendre la vie commune, elle était disposée à faire pour lui tous les sacrifices...

— L'argent est le nerf de la guerre, se dit Gallot ; j'en ai beaucoup, il est vrai, mais assez pour l'instant ; je puis partir en guerre.

Le lendemain, le menton rasé, portant la moustache et les favoris longs, les cheveux frisés, pommadés, séparés par une

raie au milieu de la tête, ayant assez bon air, l'air d'un domestique de bonne maison en vacances, Gallot s'en alla rôder rue Bellechasse, aux abords de l'hôtel que le baron de Simiane occupait seul maintenant, et où, précédemment, il habitait avec sa mère et sa sœur aînée.

Le jour même, le borgne faisait connaissance avec le cocher de M. le baron, lequel, n'ayant pas grand'chose à faire, car son maître sortait peu, passait son temps à faire de nombreuses parties de piquet dans la petite salle d'un marchand de vins traiteur, réservée aux habitués.

Le cocher, enchanté de trouver dans sa nouvelle connaissance un joueur au piquet, endiablé comme lui, le traita tout de suite en vieux camarade. Dès le deuxième jour on se tutoya ; le troisième, l'un disait mon vieux Joseph, l'autre mon cher François ; on était des inséparables.

Le cocher était bavard, et ressemblait à la plupart des domestiques, qui ne se font pas fautes de jaser sur leurs maîtres, trouvant très agréable de ridiculiser monsieur en révélant les secrets de madame.

Or, comme il n'est rien de tel que la bouteille pour délier la langue, Gallot usa largement du moyen, et il sut si bien endormir la défiance de François que celui-ci répondit à toutes ses questions sans même s'apercevoir que son vieux Joseph était un malin, qui faisait le naïf afin de le faire bavarder plus qu'il l'aurait voulu.

Du reste, il ne disait pas de mal de son maître, car il y avait pas à en dire pour le moment ; au contraire, la conduite de M. le baron ne méritait que des éloges.

Mais il importait peu à l'ancien serrurier que la conduite de M. de Simiane fût ceci ou cela ; François avait été indiscret autant qu'il l'avait désiré, et il se trouvait suffisamment renseigné, ayant acquis la certitude que le baron, non seulement n'avait revu la belle veuve, mais que, peut-être, il ignorait toujours ce qu'elle était devenue.

.....
 Eh bien, oui, M. le baron de Simiane avait acheté une conduite et fait peau neuve. Au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient, ce viveur émérite, cet homme qui, quelques années auparavant, avait causé de si bruyants scandales, dont se défrayait la chronique parisienne, avait fait tout à coup amende honorable, comme si, las des plaisirs, dégoûté de tout, n'en pouvant plus, il avait éprouvé un absolu besoin de repos.

Autant sa vie avait été agitée, extravagante et folle, autant elle était maintenant calme, sérieuse et sage. Il semblait ne plus vouloir vivre autrement que dans un long recueillement.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Ceux qui avaient été ses amis, ses compagnons de plaisirs se le demandaient. Les uns disaient :

— Pourquoi ne va-t-il pas tout de suite s'enfermer à la Trappe ? Les voyez-vous dans une robe de baro, le chapelet à gros grains pendant à son côté, prononcer d'une voix cavernueuse le fameux : Frère, il faut mourir !

— Il ne peut plus aller, il est ruiné, à bout, disaient les autres, et, forcément, il rentre dans sa coquille.

Après de longues années de désordre et de folies sans non, après avoir, sans compter, jeté l'argent par les fenêtres, gaspillé la fortune qui lui venait de son père et escompté celle de sa mère, longtemps avant le décès de la baronne, il avait maillé à partir avec des créanciers récalcitrants et sans pitié. Toutefois, il n'était pas aussi complètement ruiné que certains de ses amis le pouvaient le croire.

Le baron n'était pas de ceux qui se laissent acculer au fond d'une impasse, il savait se retourner et trouvait le moyen de puiser à des sources non moins abondantes que celles qu'il avait tarées. Si, dans un temps, d'ailleurs peu éloigné, il avait vécu d'expédients, ce que l'on ignorait, il n'en était plus à ne savoir où donner de la tête.

Cependant il traversait une nouvelle crise financière difficile ; mais il ne s'en effrayait point, sûr qu'il était de sortir triomphant de tous ses embarras.

Enfin, — était-ce avec des intentions machiavéliques ? — il

lui plaisait de ne plus attirer l'attention sur sa personne, de se faire oublier ; et comme à Paris on oublie vite, on ne s'occupait plus guère de lui, malgré le grand tapage qu'il avait fait.

D'aucuns disaient du baron que c'était un converti, d'autres doutaient de cette conversion qui, réelle, aurait été stupéfiante.

Les premiers prétendaient que la jeune sœur du baron, la belle Blanche de Simiane, avait exercé une heureuse influence sur son frère, et que c'était afin d'être agréable à Blanche et dans son intérêt, qu'il avait mis un terme à ses folies.

Cette hypothèse paraissait d'autant plus sérieuse et vraie qu'après le mariage de Blanche, qui avait épousé M. Ludovic de Mégrigny, le baron n'avait pas dévié un instant de la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Ceux qui n'admettaient pas que le baron eût pu rompre ainsi avec le passé, avaient des sourires sceptiques et se disaient entre eux, en hochant la tête :

— Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.

De ceux-ci ou des autres, lesquels avaient raison ?

M. de Simiane était-il un converti ou, dans un but quelconque, jouait-il un rôle hypocrite ?

Nous le saurons bientôt.

Quoi qu'il en soit, M. de Simiane était devenu un sage, et les langues les mieux exercées à la médisance, tout ce qu'il faisait était si correct, que des mères, désolées de voir leurs fils entraînés dans le tourbillon malsain de la vie parisienne, n'hésitaient pas à le leur donner pour exemple.

— Voyez le baron de Simiane, disaient ces mères alarmées, c'était un homme épouvantable, son nom était mêlé à tous les scandales, il n'y a pas de sottises qu'il n'ait faites, il a trempé ses lèbres à la coupe empoisonnée de tous les plaisirs ; il perdait au jeu des sommes énormes, il a sottement gaspillé une magnifique fortune. Comme vous, il avait une mère ; Dieu sait ce qu'elle a souffert la pauvre baronne de Simiane, et les larmes amères que son fils lui a fait verser ; les désordres du baron l'ont prématurément conduite à la tombe.

Mais, un jour, M. de Simiane est rentré en lui-même, il a été épouvanté de son passé, il a eu honte de son horrible vie ; dégoûté des faux plaisirs qui lui avaient coûté si cher et qui ruinaient sa santé, il a compris qu'il n'était que temps de changer sa conduite.

N'attendez pas, pour imiter M. de Simiane et comme lui changer de conduite, que le dégoût des plaisirs vous vienne ; n'attendez pas que vous ayez perdu la santé, dilapidé votre fortune et fait mourir votre mère de chagrin, si vous ne voulez vous condamner à des regrets éternels.

Malheureusement, les jeunes écervelés à qui s'adressaient ces plaintes et ces conseils maternels, n'en tenaient aucun compte.

— On s'amuse quand on est jeune, disaient-ils, c'est le temps des folies et des délicieuses ivresses ; c'est assez tôt d'être sage quand on est vieux.

Paris, la ville de tous les plaisirs, aura toujours ses viveurs avides de jouissances, car la jeunesse oisive et riche sera toujours fatalement attirée vers les plaisirs qui s'offrent à elle et dont elle est insatiable.

Le baron de Simiane ne se montrait plus que rarement dans les réunions publiques. On ne le voyait plus que de loin dans un fauteuil à l'Opéra ou à la Comédie-Française.

Il avait réduit son train de maison ; il n'avait plus que trois domestiques : une cuisinière, un valet de chambre et un cocher. Il n'avait plus qu'un cheval de prix modeste, qu'on attelait l'hiver à un coupé, l'été à une victoria.

Avec ce faible personnel, et M. le baron ayant cessé de recevoir ses amis, le vaste hôtel de la rue de Bellechasse ressemblait presque à une habitation déserte.

N'acceptant plus aucune invitation, il se trouvait ainsi dispensé de recevoir. Volontairement il s'isolait et faisait le vide autour de lui. Cela lui plaisait.

Il n'allait plus au cercle où, autrefois, il était toujours assis le premier à la table du baccarat, prêt à tenir la banque, ayant

chaque fois l'espoir de gagner, mais perdant presque toujours, et jusqu'à trois cent mille francs dans une soirée, ce qui lui était plus d'une fois arrivé.

M. de Simiane avait été un joueur enragé; malgré sa dévotion à peu constante et surtout quand elle était persistante, il s'obstinait à jouer quand même, et il ne s'éloignait du tapis vert que lorsqu'il était complètement décavé. Ce n'aurait été encore que demi-mal, si, n'ayant plus un louis à jeter sur le tapis, le baron avait eu assez d'empire sur lui-même pour dire: c'est assez. Mais le joueur, celui qui a la passion du jeu, s'imagina toujours que le guignon cessera de le poursuivre, qu'il forcera la veine à lui revenir. Croyant cela, le baron s'animait, s'exaltait, jouait sur parole avec entêtement, avec rage, et c'était ainsi que, souvent, il avait perdu des sommes énormes.

Mais il ne mettait plus les pieds au cercle ni dans un de ces tripots clandestins où il avait laissé tant de poignées d'or, peut-être parce qu'il craignait de succomber à la tentation des cartes; car de toutes les passions qui dominent l'homme, celle du jeu est la plus tenace. Le joueur est incorrigible.

Le baron tenait à justifier la bonne opinion que certaines personnes avaient de lui.

Il s'était fait une égide de sa volonté et il pouvait d'autant mieux résister aux entraînements qu'il se mettait soigneusement à l'abri de toutes les provocations.

Enfin le superbe baron, le merveilleux Raoul de Simiane, lui, qui avait été l'ami, le protecteur de ces demoiselles du corps de ballet de l'Opéra, le Roméo des Juliettes de l'aiguille et du fer à repasser; enfin lui, Raoul de Simiane, le héros de maintes aventures galantes, qui avaient fait grand bruit, il avait tout abandonné.

C'était à n'y pas croire. Pourtant cela était.

Et les anciens compagnons de plaisir, maintenant délaissés, répétaient:

— Il y a quelque chose là-dessous; quand le diable se fait ermite, c'est qu'il se prépare à jouer un bon tour de sa façon. De Simiane nous ménage une surprise, vous verrez. Laissons faire, il est à la remonte, il nous reviendra. Attendons.

Ils avaient attendu, ils attendaient encore.

* * *

Un matin, vers dix heures, Joseph Gallot, convenablement vêtu, sonna à la petite porte de service de la fastueuse demeure de M. de Simiane.

La porte s'ouvrit et, hardiment, le borgne pénétra dans la cour qui s'étendait devant la façade de l'hôtel et où des herbes poussaient entre les pavés, ce qui attestait l'abandon où des herbes poussaient entre les pavés, ce qui attestait l'abandon où elle était laissée.

Devant les communs, le cocher était occupé à laver le coupé de son maître, celui-ci étant rentré tard, la veille, sous une pluie battante.

À la vue de son nouveau camarade, François manifesta sa surprise par une exclamation.

— Bonjour, François, dit Gallot.

— Toi, fit le cocher, mais qu'as-tu donc à me dire de si pressé, mon vieux Joseph!

— Rien.

— Alors, que veux-tu?

— Je viens faire une petite visite à M. le baron.

— Allons donc!

— C'est comme je te le dis.

— Est-ce que tu espères entrer à son service?

— Pourquoi non?

— Nous sommes au complet, mon vieux, et je ne crois pas.

— Qui sait? Dans tous les cas, M. le baron pourra me recommander à des personnes de sa connaissance.

— Enfin, tu voudrais voir mon maître?

— Puisque je viens pour cela.

— Je ne sais pas s'il te recevra.

— Je verrai bien.

— Adresse-toi au valet de chambre, qui t'annoncera.

— A tout à l'heure, François.

M. de Simiane s'était levé à huit heures; après avoir pris sa tasse de café au lait et fumé un cigare, il s'était retiré dans son cabinet, jolie petite pièce, bien éclairée, qui avait été autrefois le petit salon préféré de la baronne de Simiane. C'était là que la pauvre mère avait versé bien des larmes en déplorant les excès de toutes sortes auxquels se livrait son fils. Trop tard, hélas! elle avait reconnu combien sa trop grande faiblesse et sa tendresse aveugle pour le mauvais sujet avaient été coupables.

Le baron s'était assis à une table sur laquelle étaient jetées pêle-mêle de nombreuses paperasses, et après en avoir consulté quelques unes, il s'était mis à écrire, à aligner des chiffres, à faire des additions, à calculer des différences.

Comme le négociant, mal dans ses affaires, qui examine s'il lui est possible de retarder sa faillite, M. de Simiane établissait son bilan. Il avait beau recommencer ses calculs, les présenter d'une autre manière, le résultat était le même: À l'actif, rien et le passif était énorme. Ce passif se composait de sommes empruntées un peu de tous les côtés et presque toutes sur hypothèques; de sorte que ses maisons à Paris, ses châteaux, ses domaines, ses fermes, ses forêts ne seraient plus à lui dès qu'il plairait à ses créanciers de s'en emparer.

D' plus, il découvrait, ce qui n'était pas pour lui une surprise, qu'il n'avait pas seulement dilapidé sa fortune, mais aussi celle de sa sœur, et qu'il se trouverait dans une situation fort délicate vis-à-vis de Mme de Mégrigny si, pour une cause ou pour une autre, il lui prenait fantaisie de réclamer son héritage en même temps que ses comptes de tutelle.

Le baron jeta avec mauvaise humeur son bilan dans un tiroir et prit une autre feuille de papier sur laquelle il y avait également des additions, des comptes revus et corrigés, quelque chose comme un inventaire.

Mais, ici, le passif n'existait pas, tout était à l'actif, et le total général donnait ce chiffre superbe: onze millions.

— Et cette fortune augmente tous les jours, murmura le baron.

Son front s'était éclairé, ses prunelles étincelaient, et sur ce papier, qui présentaient des chiffres éblouissants, comme s'ils eussent eu des rayons lumineux, ses doigts passaient fiévreusement.

Il eut un sourire étrange et murmura encore:

— Onze millions, onze millions!

Puis, songeur, avec des mouvements qui révélaient une agitation singulière, il mit le papier magique dans un tiroir où il conservait d'autres documents précieux qu'il tenait sous clef.

Il s'était étendu paresseusement sur un canapé et il allait s'élançer vers des régions mystérieuses et inconnues, emportés par un rêve qu'il avait souvent caressé, lorsque son valet de chambre vint lui dire qu'un homme demandait à lui parler.

— Que me veut-il, cet homme? demanda le baron.

— Il dit qu'il a une communication importante à faire à monsieur le baron.

— Ah! fit M. de Simiane. Et quel est le nom de ce visiteur,

— Joseph Gallot.

— Je ne le connais pas, n'importe, faites-le entrer. Peut-être me sera-t-il agréable d'entendre ce qu'il a à me dire.

À une autre époque, le baron de Simiane n'aurait certainement pas reçu aussi facilement un inconnu, mais les temps étaient changés.

L'ancien serrurier fut introduit dans le cabinet; et pendant que, répétant trois fois son salut obséquieux, il s'avancait vers le baron, celui-ci l'examinait curieusement, fronçant les sourcils, car du premier coup d'œil, il avait deviné à quelle espèce d'individu il avait affaire.

Mais, à ce moment, M. le baron était bien disposé et il ne lui déplaisait pas de causer avec un personnage qui lui inspirait de la répulsion.

Il indiqua un siège au visiteur et quand, sans façon, le borgne se fut assis:

—Monsieur, dit-il, vous avez une communication à me faire ?

—J'ai à dire à monsieur le baron quelque chose qui l'intéressera, je crois. Je m'appelle Joseph Gallot.

—On m'a dit votre nom.

—Est-ce qu'il était inconnu à monsieur le baron ?

—Absolument.

—Je comprends, on n'a pas cru devoir vous parler de moi.

—Et qui donc aurait pu me parler de vous ? demanda de Simiane étonné.

—Une personne que vous avez connue.

—J'ai connu et je connais encore beaucoup de personnes.

—Celle dont je parle, monsieur le baron, était une jeune fille divinement jolie, une adorable blonde avec des yeux bleus superbes, et une taille, et des épaules, et une bouche.

—Enfin, une merveille, fit le baron en souriant.

—Oui, une merveille ayant la grâce et la distinction d'une princesse.

—Vous me faites de cette jeune fille un portrait on ne peut plus flatteur, mais qui ne me la fait point reconnaître. J'ai connu des blondes aux yeux bleus divinement jolies, et des brunes aux yeux noirs divinement jolies aussi ; la femme que l'on aime, monsieur Joseph Gallot, est toujours adorable ; on admire sa taille, ses épaules, sa bouche, bien d'autres choses encore, et il serait singulier qu'on ne lui trouvât point la grâce et la distinction d'une princesse.

Le borgne répliqua avec un malicieux sourire :

—Oh ! je sais bien que monsieur le baron a eu de nombreuses bonnes fortunes et qu'il a été beaucoup aimé ; mais, je suis sûr, —dame chacun a son petit orgueil, —je suis sûr que monsieur le baron n'a guère rencontré de femmes blondes ou brunes comparables à ma nièce, la belle Marie Sorel.

M. de Simiane ne put s'empêcher de tressaillir.

—Marie Sorel ! exclama-t-il.

—Hé ! monsieur le baron, fit le borgne en se frottant les mains, je savais bien que le nom de ma nièce produirait son effet.

—Vous dites que Marie Sorel est votre nièce ?

—Mon Dieu, oui, je suis son oncle, par alliance, il est vrai : mon épouse défunte était la propre sœur de la mère de Marie.

—Et vous venez me trouver de la part de votre nièce ?

—Non, monsieur le baron ; du reste, je n'ai pas à vous le cacher, depuis plusieurs années Marie et moi nous sommes brouillés, ce qui ne m'empêche pas, vous le voyez, de vous faire une petite visite afin de la rappeler à votre souvenir.

—Ah ! Et qu'est-elle devenue, votre charmante nièce ?

—Comment, vous ne le savez pas ? Vous ignorez ce qui lui est arrivé ?

—Je ne sais rien, si ce n'est que ce pauvre André Clavière l'a épousée quelques temps avant son duel. Depuis cette époque je n'ai plus entendu parler d'elle.

—Oh ! alors, si vous ne savez pas autre chose... Mais convenez, monsieur le baron, que vous ne vous êtes pas intéressé à elle comme vous le deviez, car enfin, vous l'aimiez.

—Assurément, je ne détestais pas Marie Sorel, qui était une adorable créature ; je l'ai aimé. Une idée, un caprice...

Mais après ce duel, qui a fait beaucoup de bruit, duel que j'ai regretté, que je regrette encore, car enfin je n'avais aucune raison d'en vouloir sérieusement à ce malheureux Clavière, j'ai compris que je ne devais plus penser à Mlle Sorel, devenue Mme Clavière, et dont j'avais fait une veuve.

D'ailleurs, à cette époque, un coup de vent m'avait jeté d'un autre côté ; j'avais toutes sortes de grands ennuis, de graves préoccupations : une sœur condamnée par les médecins et ma mère, dont la santé délabrée causait de vives inquiétudes.

—Et puis monsieur le baron était devenu subitement très amoureux d'une jolie danseuse, Mlle Clara, surnommée Bouton-de-Rose.

—Tiens, tiens, vous savez cela ? dit froidement de Simiane.

—Je préviens monsieur le baron que je sais beaucoup de choses.

—On n'est jamais trop instruit, monsieur.

—C'est égal, monsieur le baron. Vous ne vous doutiez guère des suites qu'aurait votre coup d'épée.

Comme vous le dites, vous n'aviez aucune raison d'en vouloir sérieusement à André Clavière.

Mais voilà, vous ne connaissiez pas encore la jolie danseuse et ce pauvre jeune homme, qui arrivait de Boulogne, vous portait éblouissement.

Et cependant...

Oh ! il aimait, il adorait Marie, il en était fou ; il l'a bien prouvé en l'épousant ; mais c'était un amour purement platonique.

Du reste, monsieur le baron savait très bien qu'il avait en Marie Sorel une fiancée incapable de le tromper.

—Permettez, monsieur Joseph Gallot, Marie Sorel n'était pas ma fiancée.

—Ma nièce n'était pas votre fiancée ?

—Je n'ai jamais été l'amant de Marie Sorel.

L'ancien serrurier regarda de Simiane l'œil ahuri.

II

DEUX MISÉRABLES

Il y eut un moment de silence pendant lequel Gallot resta tout décontenancé.

Enfin il reprit son assurance, et, avec un sourire forcé :

—Je ne sais pas, fit-il, pourquoi monsieur le baron me parle ainsi, mais bien sûr il veut se moquer de moi.

—Apprenez, monsieur, répliqua de Simiane avec raideur, que je ne me moque jamais de personne.

—J'ai voulu dire que monsieur le baron plaisantait.

—Je ne plaisante pas, ce que j'ai dit est la vérité.

—Ainsi, Marie Sorel n'était pas la fiancée de monsieur le baron ; mais ce duel, pourquoi ce duel ?

—Il a eu une cause que je n'ai pas à vous faire connaître.

—Monsieur le baron voudrait-il me faire croire que ma nièce ne devait pas se marier ?

—Je n'ai pas dit cela.

—Alors, vous savez comme moi qu'elle avait un fiancé ?

—Parfaitement.

—Et ce fiancé, vous l'avez connu ?

—C'était un de mes amis. Mais je m'aperçois, Joseph Gallot, que vous n'êtes pas aussi instruit que vous le prétendiez tout à l'heure.

—En effet, et je le reconnais, il y a des choses que j'ignore. Ainsi, monsieur le baron, je croyais que c'était vous qui aviez été le fiancé de Marie Sorel ; je me suis trompé et je vous en fais mes excuses. Mais puisque monsieur le baron a connu ce fiancé, qui était un de ses amis, je le prie de vouloir bien me dire le nom de ce monsieur pour que je sois mieux instruit.

—Halte-là, maître Gallot, riposta de Simiane avec hauteur, vous êtes trop curieux ; il ne me plaît pas de vous faire connaître le nom de celui qui a été l'heureux amant de Marie Sorel.

Le borgne se mordit les lèvres de dépit. D'ailleurs, maintenant, il était consterné et faisait piteuse mine ; car s'il avait été bien accueilli par le baron, mieux même qu'il ne pouvait l'espérer, il comprenait l'inutilité de son audacieuse démarche. Il s'était cru sur une bonne piste et il avait fait fausse route.

Il se leva et prit son chapeau qu'il avait posé sur un meuble.

—Je ne veux pas abuser plus longtemps des instants de monsieur le baron, dit-il, dissimulant mal sa mauvaise humeur, et avant de prendre congé de lui, je lui demande humblement pardon d'être venu le déranger.

—Mais vous ne m'avez causé aucun dérangement, monsieur Gallot ; il m'a été agréable, au contraire de faire votre connaissance, et en me parlant de votre nièce, vous m'avez fort intéressé.

Allons, ne soyez pas aussi pressé, et veuillez rester quelques instants encore.

Et tout en examinant Gallot de nouveau et très attentivement, il lui fit signe de reprendre place dans le fauteuil.

—D'ailleurs, continua-t-il, vous avez encore cette communication importante qui vous a amené chez moi.

—C'est vrai, monsieur le baron, mais, maintenant, je n'ai plus rien à vous dire.

—Ah ! Et pourquoi ?

—Parce que cela n'a plus pour vous aucun intérêt.

—Je ne comprends pas, veuillez m'expliquer...

—Eh bien, monsieur le baron, la chose ne pouvait être intéressante pour vous que si vous aviez été, comme je me l'étais stupidement imaginé, le fiancé de Marie Sorel.

—Ah ! vraiment ? Mais, n'importe, dites tout de même.

—Non, monsieur le baron, ce serait parler inutilement. Du reste, il s'agit d'un secret que je ne peux révéler qu'à l'ancien fiancé de ma nièce.

—De sorte que si j'étais cet ancien ami...

—Je vous dirais tout, n'ayant rien à vous cacher.

—Eh bien, admettez que c'est moi.

Le borgne secoua la tête.

—Ce n'est pas la même chose, fit-il.

—Soit. Mais, enfin, si je vous avais laissé dans votre erreur, vous me l'auriez révélé, ce fameux secret.

—Peut-être.

—Je comprends, vous y auriez mis certaines conditions.

—Oui, monsieur le baron.

—Dans beaucoup de cas, un secret est une chose qui se vend très cher, en raison de son importance.

■ Naturellement, comme vous n'êtes pas homme à agir dans un but généreux, ce qui, d'ailleurs, est toujours une sottise, vous n'auriez nettement proposé un marché ?

—Dame, monsieur le baron, je ne suis pas riche, moi ; je ne suis qu'un pauvre diable sans grands moyens d'existence, et comme il faut vivre et que la lutte pour la vie est dure, on se crée des ressources comme on peut.

—Voilà qui est parfaitement raisonné.

—Ainsi, monsieur le baron est de mon avis ?

—Certainement. Et je regrette de ne pas être...

—Je le regrette aussi, car nous aurions pu facilement nous entendre.

—J'avais une magnifique combinaison.

—Où je jouais un rôle ?

—Oui, monsieur le baron, le rôle de l'ancien ami.

Mais tout cela vient de s'écrouler comme un château de cartes.

Plus rien à faire, il ne faut plus songer.

—Enfin, vous gardez votre secret ?

—J'ai la garde, monsieur le baron.

—Et si je vous proposais de me le vendre ?

Gallot secoua la tête en souriant.

—Comme il est pour vous d'un médiocre intérêt, répondit-il vous ne le payeriez pas ce qu'il vaut.

—Oh ! oh ! fit le baron, à quel prix l'estimez-vous donc ?

—Son prix dépend de bien des choses, et il pourrait être plus ou moins élevé selon l'intérêt qui y serait attaché. En réalité, il n'a de valeur que pour une personne, et encore faudrait-il que cette personne se trouvât dans telles et telles conditions. Ainsi, monsieur le baron, il est pour vous sans valeur ; mais il en aurait une très grande pour l'ancien ami de Marie Sorel, s'il a du cœur et des sentiments délicats.

—J'y suis, une spéculation sur les sentiments ?

—C'est cela même.

—Et elle pourrait vous rapporter ?

—Au moins cent mille francs.

—Diable, comme vous y allez !

—Mais je l'ai dit à monsieur le baron, je ne pense plus à cela, du moins pour l'instant.

—Alors nous en resterons là sur ce sujet, et maintenant que je crois vous connaître suffisamment, Joseph Gallot, voyons si nous ne pourrions pas nous entendre pour une autre affaire.

—Une autre affaire ! fit le borgne, qui avait ouvert toutes grandes ses deux oreilles.

De Simiano se leva brusquement et alla s'assurer que les portes du cabinet étaient bien fermées.

Sur chacune d'elles, par surcroît de précautions, il fit tomber les lourdes tapisseries.

—Hé ! hé ! se disait l'ancien serrurier qui ne perdait aucun des mouvements du baron, c'est M. de Simiano qui a à me faire une intéressante communication.

Ma foi, je ne m'attendais guère à pareille aventure.

Décidément tout est drôle dans la vie, et à chaque pas on s'y heurte à l'imprévu.

Sûr, maintenant, qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait entendre ce qu'il allait dire, de Simiano s'assit dans un fauteuil qu'il avait rapproché de celui de l'ancien serrurier.

—Joseph Gallot, dit-il, mettant une sourdine au timbre de sa voix, je suis actuellement à la recherche d'un homme énergique, résolu, audacieux, enfin d'un homme d'action ; si je ne me trompe pas, vous avez ces qualités.

—Je le crois, monsieur le baron.

—Eh bien, voulez-vous être cet homme dont j'ai besoin ?

—Je ne dis pas non.

—Alors, c'est oui ?

—Cela dépend ; avant tout il faut savoir. A quelle besogne monsieur le baron voudrait-il m'employer ?

—Vous auriez à exécuter les ordres que je vous donnerais.

—Cela va sans dire, comme un serviteur entièrement dévoué à son maître.

—Vous seriez prêt à tout faire ?

—Ce qui signifie prêt à faire n'importe quoi ?

—Vous avez compris.

—Oui, mais avec de pareilles conditions on peut aller loin. Tout faire ! tout !

—Enfin être homme à ne reculer devant rien.

—Même si, en exécutant les ordres de monsieur le baron, on risquait sa tête ?

—Même dans ce cas-là.

—Ceci devient grave, très grave.

—En prenant certaines précautions, les risques disparaissent.

—Peut-être, monsieur le baron.

—Les maladroits seuls se laissent prendre.

—Ce qui n'empêche pas que, souvent, les plus adroits, les plus habiles sont les premiers pincés.

—Parce qu'ils n'ont pas su prendre des précautions suffisantes. Enfin, Joseph Gallot, je vous fais une proposition, voyez si vous devez l'accepter.

—Il y a là matière à réflexion, monsieur le baron, et je ne dis encore ni oui, ni non. D'abord, me permettez-vous une question ?

Voyons la question.

—Monsieur le baron est-il généreux envers ceux qui le servent avec dévouement ?

—Vous en jugerez, si vous entrez à mon service.

—Très bien ; mais je préfère savoir d'avance ce que le travail à faire sera payé.

—Vous aimez les grosses sommes, Joseph Gallot ; eh bien, en dehors de quelques billets de mille, qui pourront être nécessaires avant l'action décisive, la besogne sera payée cent mille francs.

—C'est quelque chose, monsieur le baron, et ce haut prix dit assez que la besogne sera rude.

—J'espère, au contraire, qu'elle ne présentera pas de grandes difficultés.

—En raison, sans doute, de l'adresse qu'on mettra dans son exécution ?

—Parfaitement.

Le borgne resta un instant silencieux, se grattant le bout de l'oreille.

—Cent mille francs et quelques autres billets de mille, c'est tentant, murmura-t-il.

—Etes-vous décidé ? demanda le baron.

—Je réfléchis, la chose est tellement sérieuse...

De Simiane eut un mouvement d'impatience.

—Écoutez donc, monsieur le baron, reprit Gallot, vous n'avez fait entendre qu'on pouvait y aller de sa tête, et dame, vous comprenez, je tiens encore à conserver la mienne.

—Hé, répliqua de Simiane avec aigreur, qui ne risque rien n'a rien. Et puis, est ce que ne courrai pas, dans cette affaire, les mêmes risques que vous ?

—C'est vrai, monsieur le baron, car celui qui ordonne n'est pas plus à l'abri que celui qui exécute.

Ainsi c'est vous qui dirigeriez l'affaire ?

—Oui.

—Rien ne se ferait que par vos ordres ?

—Je vous l'ai dit.

—Voilà qui m'enlève beaucoup de mon indécision.

—Alors, vous acceptez ?

—J'accepte.

—Et je peux compter absolument sur vous ?

—Oui.

—Vous n'êtes pas homme à vous arrêter en chemin, c'est-à-dire à abandonner l'affaire, à reculer au dernier moment ?

—On voit bien que monsieur le baron ne me connaît pas. Quand j'entreprends une chose, il faut que je la mène à bout, n'importe à quel prix ; je tiens toujours ce que j'ai promis.

Moi, monsieur le baron, ajouta-t-il en se redressant, je suis un homme de parole.

—Enfin, je ne me suis pas trompé, vous êtes bien l'homme qu'il me faut.

—Je le crois.

—Donc, c'est un marché conclu ?

—Et signé, monsieur le baron. Cent mille francs, et pour se mettre en train quelques billets de mille ?

—En plus, si je suis pleinement satisfait, il y aura une belle gratification.

—De mieux en mieux.

—Vous êtes content ?

—Monsieur le baron se montre si généreux ! Mais, jusqu'à présent, je ne sais pas encore ce que je vais avoir à faire.

De quoi s'agit-il ?

De Simiane se rapprocha encore de Gallot et, pendant un instant, lui parla tout bas à l'oreille.

Tous deux étaient très pâles.

Le baron ayant expliqué à son complice ce qu'il attendait de lui, ils restèrent assez longtemps silencieux, se regardant comme épouvantés.

—Joseph Gallot, reprit de Simiane, parmi les diverses précautions dont vous devez vous entourer, vous aurez à prendre des déguisements.

Grâce à certains produits chimiques, vous pourrez facilement vous vieillir ou vous rajeunir.

—Oh les trouverai-je, ces produits ?

—Je vous le dirai tout à l'heure ; pour cela et autre chose encore, j'ai mon homme.

—Un homme dont vous êtes sûr ?

—Absolument sûr.

—Un autre complice ?

—Oui, mais qui ne sait que ce qu'il me plaît de lui dire.

Il est toujours bon d'être prudent.

Donc, notre homme vous fournira des matières colorantes au moyen desquelles vous pourrez à volonté changer votre physionomie jusque dans son expression ; voilà pour la figure.

Quant aux cheveux...

—Il y a les perruques.

—D'abord ; mais si l'on veut s'en passer, il existe—toujours grâce à la chimie—des teintures merveilleuses qui, en moins d'une demi-heure, changent complètement la couleur des cheveux. Ainsi, votre barbe et vos cheveux roux, selon la teinture employée, deviendront blonds ou noirs, châtain, tout à fait blancs comme ceux d'un vieillard ou seulement grisonnants.

En se servant d'une autre composition, non moins admi-

nable, et presque instantanément, par suite d'un simple lavage, la barbe et les cheveux reprennent leur véritable couleur, et immédiatement, on peut procéder à une nouvelle teinture ; de sorte que l'on peut être noir le matin et blond le soir.

—En vérité, c'est vraiment merveilleux !

—La science, Joseph Gallot, la science, qui fait chaque jour de tels progrès qu'on ne peut pas savoir où elle s'arrêtera.

—Tout cela est très bien, monsieur le baron ; mais j'ai le malheur d'être borgne, et j'aurai beau me grimer comme le plus habile comédien, changer la couleur de mes cheveux ou me coiffer de perruques, on me reconnaîtra quand même à cet œil que je n'ai plus.

De Simiane ébaucha un sourire.

—Mais, répliqua-t-il, c'est précisément parce que vous n'avez qu'un œil que vous pourrez vous rendre plus facilement méconnaissable.

—Je ne comprends pas.

—Ah ! ça, vous ignorez donc qu'il y a des yeux faux comme de faux cheveux, de fausses dents et une infinité d'autres choses aussi fausses les unes que les autres ?

—Si, je sais bien qu'il y a des yeux de verre.

—Eh bien, dans cette orbite vide sur laquelle tombe la pauvre immobile, un opérateur de talent mettra un œil de verre que vous pourrez lever à volonté.

Aujourd'hui la fabrication des faux yeux est arrivée à un tel degré de perfection dans l'imitation du naturel, qu'il est très difficile de s'apercevoir qu'une personne, ayant un œil de verre ne voit pas de ses deux yeux.

Vous aurez des yeux superbes, et de même que vous donnerez à vos cheveux la couleur qu'il vous plaira, vous redeviendrez borgne à votre convenance.

—Monsieur le baron est vraiment un homme de grande imagination.

Mais où trouverai-je l'œil de verre et l'opérateur de talent qui le mettra à la place de celui qui me manque ?

—L'homme qui vous donnera ses compositions chimiques sera aussi votre oculiste.

—Mais il est donc universel cet homme-là ?

—Pas précisément ; il a ses spécialités, et c'est un personnage précieux.

—Pour ceux qui ont besoin de ses services. Où demeure-t-il ?

—A Vaugirard. Il habite là une petite maison, au fond d'un jardin.

Comme il n'a pas de voisins et qu'il vit seul avec une vieille femme muette et presque aveugle, on peut lui rendre visite sans avoir à redouter.

A propos, il sera bon que vous trouviez à louer une habitation dans le genre de notre chimiste ; oh ! une bicoque, une masure depuis longtemps inhabitée, si c'est possible, et suffisamment isolée et même cachée afin que vous puissiez sortir de chez vous et y rentrer à toute heure du jour ou de la nuit sans éveiller l'attention des gens curieux et indiscrets, toujours trop disposés à se mêler de ce qui ne les regarde pas.

—Je trouverai cette bicoque, monsieur le baron.

—Dans un des quartiers excentriques de la ville.

—Ces quartiers-là, je les connais tous.

—Vous n'aurez donc qu'à choisir celui qui vous conviendra le mieux.

—Derrière la butte Montmartre, par exemple, il ne manque pas de sombres masures en train de s'écrouler dans des coins perdus, et qui servent de refuges aux chauves souris et aux oiseaux de nuit.

—Et aussi, sans doute, à des rôdeurs nocturnes parmi lesquels vous devez avoir des camarades.

—Monsieur le baron est dans l'erreur, répondit le borgne d'un ton digne, je ne fréquente pas ce monde là.

—Je vous en félicite ; mais je suppose que mes paroles ne vous ont pas offensés.

—Oh ! nullement.

—A la bonne heure.

En ce qui concerne votre future habitation, vous verrez ; sur ce point je m'en rapporte entièrement à vous.

—Je demeure rue Morand, numéro 10 ; je pense que je ne devrai pas abandonner mon logement ?

—Au contraire, vous serez tous les jours à votre domicile à des heures fixes, et c'est là que je vous verrais si j'avais une communication urgente à vous faire.

L'autre logement vous sera utile, surtout, pour opérer vos transformations.

—Et me cacher au besoin ; monseigneur sur le baron prévoit tout.

—J'ai autant et même plus que vous à prendre toutes les mesures de sûreté.

—Je vois qu'on peut servir monsieur le baron en toute assurance. Quand devrai-je faire une visite au... monsieur de Vaugirard ?

—Dès demain.

—Il se nomme ?

—Tartini. Comme son nom l'indique, il est d'origine italienne.

Bien qu'il ait passé la soixantaine, il est toujours d'une activité prodigieuse.

Comme je vous l'ai dit, c'est un savant, qui serait illustre aujourd'hui s'il avait cherché à se produire, à se faire valoir, au lieu de rester volontairement dans l'ombre. Il aime l'isolement, le silence autour de lui ; c'est dans ses goûts.

Il a consacré tout son temps, toutes ses veilles à des recherches scientifiques, et il a fait, dit-on, dans le vaste domaine de la science, de merveilleuses découvertes.

La chimie lui a livré tous ses secrets, et il compose des liquides et des poudres qui produisent des effets miraculeux.

Très modeste, d'une nature timide et même un peu craintive, ayant toujours vécu très retiré, il est resté inconnu. Naturellement, il ne s'est pas enrichi ; il est pauvre et tire parti le mieux qu'il peut des connaissances qu'il a acquises.

Enfin, sans les faire payer trop cher, il vend ses poudres et ses liquides précieux à quelques privilégiés.

—Et monsieur le baron est un de ces privilégiés.

—Tartini m'a déjà rendu quelques petits services.

—Alors je me présenterai chez le savant au nom de monsieur le baron ?

—Tartini ne connaît pas le baron de Simiane et ne doit pas le connaître ; donc, recommandation expresse de ne lui point parler de moi.

Vous lui direz simplement que vous venez le trouver de la part du Pharmacien ; cela suffira pour qu'il vous remette, sinon immédiatement, du moins dans un délai de trois ou quatre jours, ce que vous lui demandez.

Quant à votre œil, c'est lui-même qui l'aura fabriqué par un procédé nouveau, connu de lui seul, et qui est encore un de ses secrets.

Vous n'aurez rien à payer, celui qui s'appelle le Pharmacien étant en compte avec lui.

Avez-vous bien entendu et bien compris tout ce que je viens de vous dire ?

—Parfaitement compris.

—Et vous êtes toujours bien décidé à me servir ?

—Oui, car je cherchais un maître ; et je ne pouvais pas en trouver un meilleur que vous.

—C'est bien...

Le baron se leva, ouvrit son secrétaire et prit dans un petit coffret dix billets de banque de cent francs qu'il mit dans la main de l'ancien serrurier, en lui disant :

—Voilà pour vos premiers frais. Voilà aussi l'adresse de l'Italien Tartini.

—Monsieur le baron veut-il un reçu ? demanda Gallot ayant sur les lèvres un sourire narquois.

—C'est inutile, répondit brusquement de Simiane, j'ai confiance en vous comme vous devez avoir confiance en moi.

—Très honoré, monsieur le baron, répliqua le borgne avec le même sourire ; je n'aurai justifier la bonne opinion que vous avez de votre humble et dévoué serviteur.

—Je l'espère, Joseph Gallot.

Sur ces mots, l'ancien serrurier prit congé de celui dont il

allait devenir le complice dans un drame qui arrivait à son dernier acte.

* * *

—Décidément, pensait Gallot en traversant les vastes appartements de l'hôtel, les scélérats sont nombreux, on en rencontre partout, du bas en haut de l'échelle ; j'en ai connus que l'on a envoyés à la Nouvelle-Calédonie, qui seraient de petits saints à côté de ce joli baron.

Tonnerre ! je ne vaudrais pas grand'chose, moi ; mais, vrai, M. le baron vaut encore moins que Joseph Gallot.

C'est égal, pour qu'il lâche ainsi cent mille francs, sans compter quelques autres billets de mille, il faut que l'affaire en question doive lui rapporter gros, des millions, bien sûr.

Qu'est-ce que c'est que cette affaire.

Oh ! il ne me le dira pas ; il est si prudent, M. le baron.

Mais c'est bon, j'aurai l'œil ouvert et les oreilles aussi, et il faudra bien que je finisse par savoir...

Hé ! hé ! quelque chose me dit qu'il y a là, pour moi, comme pour M. le baron, une mine d'or à exploiter.

De son côté, de Simiane se disait :

—Quel affreux gredin que ce Joseph Gallot ! mais il me plaît ainsi ; c'est bien là l'instrument qui m'était nécessaire, et je dois croire que c'est le diable qui me l'a envoyé.

Et dire qu'il est l'oncle de cette charmante Marie Sorel ! En vérité, tout est possible.

Dans la vie que de choses surprenantes !

Le baron avait le droit de dire que l'homme qu'il venait de s'associer était un affreux gredin ; mais il semblait ne pas se douter que lui-même était un grand misérable.

Il est vrai que sa conscience était morte et qu'il ne voyait plus la responsabilité de ses actes. Ses débuts dans la vie avaient annoncé ce qu'il serait plus tard.

Il était devenu ce qu'il devait être.

C'était fatal.

Et si le borgne et lui s'étaient si bien entendus et compris, c'est qu'ils se ressemblaient. L'un valait l'autre.

* * *

L'ancien serrurier retrouva dans la cour François qui, ayant lavé sa voiture, s'était mis à balayer.

—Oh ! oh ! mon vieux Joseph, fit le cocher, en s'avançant vers Gallot, tu es resté longtemps avec M. le baron.

—Oui, nous avons causé.

—Que diable as-tu pu lui dire.

—J'ai répondu à ses questions ; il m'a demandé des références, je les lui ai fournies ; il a trouvé mes certificats excellents.

—Alors ?

—Alors M. le baron m'a dit que je lui convenais.

—Vrai, tu as réussi ?

—Mon Dieu, oui, j'entre au service de M. le baron.

—Tous mes compliments.

—Je vois à votre air que vous êtes étonné.

—Ma foi, je n'ai pas à te le cacher, c'est vrai ; j'étais si loin de me douter que M. le baron eût l'intention de prendre un nouveau domestique !

—Je n'entre pas au service de M. le baron comme domestique

—Ah ! bah !

—M. le baron me prend comme homme de confiance.

—Homme de confiance ! répéta François stupéfait.

—Je serai quelque chose comme son intendant.

—Le cocher s'inclina dans un salut qui n'était pas exempt d'ironie.

—Monsieur l'intendant, dit-il, je ne me permettrai plus désormais de vous appeler mon vieux Joseph et de vous tutoyer. On doit respecter son supérieur, l'homme de confiance de M. le baron.

—Oh ! je n'en suis pas plus fier, répondit Gallot avec bonhomie ; mais je comprends, il y a les convenances.

—Monsieur l'intendant demeurera-t-il à l'hôtel.

—Non, j'habiterai dans un quartier où j'aurai plus particulièrement à faire.

Je ne viendrai ici que pour prendre les ordres de M. le baron et lui rendro compte des affaires que j'aurai traitées en son nom.

A propos, François, cette cour a grand besoin d'être nettoyée; voyez dans quel état elle est; si on laissait aller ces herbes, elles seraient bientôt bonnes à faucher. Hein! je compte sur vous pour mettre ordre à cela.

Le cocher fit la grimace.

—A bientôt, François, ajouta le borgne, accompagnant ses paroles d'un geste protecteur.

Et il tourna les talons.

—Du zèle, déjà! murmura le cocher, regardant en dessous.

III

PROLOGUE D'UNE SOMBRE HISTOIRE

C'était quelques mois après le duel de Saint Cucufa, alors que le baron Raoul se jetait à corps perdu dans tous les excès, que Mlle Edmée de Simiane était morte, remerciant le ciel qui la délivrait du fardeau de la vie.

Trois mois plus tard, la baronne, qui n'avait pu résister à ce nouveau coup terrible qui venait de la frapper, avait suivi Edmée dans la tombe. La mort de la fille avait hâté la mort de la mère.

Mais depuis des années la baronne, souffreteuse, ne se soutenait que par de violents efforts de volonté. Le chagrin qui lui causaient les désordres de son fils l'avait brisée; sa santé, autrefois si belle, était devenue chétive, chancelante; les tortures morales l'avaient minée sourdement, détruisant peu à peu toutes ses forces vitales.

Edmée de Simiane était une charmante jeune fille très intelligente, bonne, gracieuse, d'une distinction parfaite, et qui n'avait pas encore vingt trois ans lorsque la mort était venue la prendre.

Hélas! la mort est cruelle, elle ne respecte rien, ni la jeunesse, ni la beauté; quand elle a désigné une victime, elle la saisit comme une proie depuis longtemps guettée.

Mlle Edmée était morte d'une maladie de langueur, disaient les médecins, mais en réalité d'un mal secret obstinément caché, qui, depuis deux longues années, l'avait ébranlée, non pas du monde dont sa mère s'était retirée, mais de ses meilleures amies.

Du reste, on savait à quoi s'en tenir, et tout le monde s'accordait à dire que Mlle de Simiane était une victime de son frère, qu'elle était morte d'une grande douleur qu'elle avait renfermée en elle.

Dans un temps qui n'était pas très éloigné, puisque la jeune fille n'avait alors que vingt ans, on avait beaucoup parlé de son mariage avec le jeune comte de Mongarret, qui lui faisait une cour très assidue et lui avait même déclaré qu'il l'aimait en des termes si chaleureux, qu'elle n'avait pu douter un seul instant de sa sincérité.

Cependant, tout à coup, M. de Mongarret n'avait plus reparu chez la baronne de Simiane, ni dans des salons où la jeune fille et lui se rencontraient précédemment.

Edmée et sa mère étaient en droit de demander et même d'exiger une explication, elles ne le firent point. Elles savaient trop ce qui leur serait répondu. Il n'y avait qu'à garder le silence et à se résigner.

Ainsi c'était Raoul qui avait fait faire le comte de Mongarret, c'était lui qui empêchait le mariage de sa sœur.

En effet, le marquis et la marquise de Mongarret étaient deux vieillards très austères, pour qui l'honorabilité de la famille était au-dessus de tout. Très chatouilleux et très absolus sur toutes les questions d'honneur, ils ne transigeaient jamais quand l'honneur était en jeu; ils considéraient que la moindre tache à un nom était une flétrissure dont tous ceux qui portaient ce nom étaient atteints.

Ils firent comprendre à leur fils, qu'ils avaient élevé, d'ailleurs, dans des principes rigoureusement sévères et qui avait un peu leurs idées, qu'il ne pouvait songer à épouser Mlle de Simiane, la sœur d'un vil débauché dont les honnêtes gens se détournaient avec horreur, et qui traînait dans toutes les fanges un vieux nom qui, avant lui, avait toujours été respecté et honoré.

Sans doute, on ne pouvait pas faire un crime à cette jeune fille de l'indignité de son frère, elle était à plaindre; mais elle portait le nom de Simiane maintenant déshonoré, couvert d'opprobre; si elle n'était pas directement atteinte par le mépris et le dégoût que son frère inspirait, elle n'en recevait pas moins les éclaboussures; entre elle et leur fils se dressait, barrière infranchissable, la conduite scandaleuse du baron. Le comte de Mongarret, dernier descendant d'illustres aïeux, devait rechercher une alliance qui, au lieu de le ternir, rehausserait encore l'éclat du grand nom des hauts et puissants seigneurs de Mongarret.

Le jeune homme avait courbé la tête et répondu:

—Je n'épouserai pas Mlle de Simiane.

Et les Mongarret avaient quitté Paris pour aller s'installer, trois mois plus tôt que d'habitude, dans un château appartenant à Mme la marquise, et situé dans le midi de la France.

Malheureusement, Edmée aimait celui qu'elle avait pu considérer comme son fiancé, beaucoup plus, assurément, qu'elle n'en était aimée. Elle sentit vivement l'affront qui lui était fait, mais comprit aussi qu'elle n'avait pas le droit de se montrer indignée. Elle n'en éprouva pas moins une immense douleur; le coup était si terrible et la blessure faite à son cœur si profonde qu'elle devait être mortelle.

Mais ne sachant pas alors que ses jours étaient comptés, elle eut l'intention, comme beaucoup de naufragées de l'amour, de se vouer à la vie religieuse en allant s'ensevelir dans un cloître.

Elle parla de son désir à sa mère et, aussitôt, la baronne fondit en larmes.

—Non, non, c'est impossible, s'écria la baronne de Simiane, tu ne peux pas m'abandonner! Si tu me quittais, vois dans quel isolement tu me laisserais; seule, écrasée sous le poids de mes douleurs, que deviendrais-je! Ta sœur Blanche ne saurait te remplacer auprès de moi; elle est si jeune encore! D'ailleurs, tu sais pourquoi je tiens à ne pas la retirer du pensionnat. La pauvre petite ignore nos chagrins et je ne veux pas qu'elle les connaisse. Plus tard elle saura ce qu'est son malheureux frère, mieux cela vaudra pour elle.

Je t'en conjure, Edmée, ne m'abandonne pas; si tu savais comme j'ai besoin de te voir, d'entendre ta voix, de te sentir près de moi! C'est toi qui me donnes ce qui reste encore de force dans ma pauvre âme brisée; tu me soutiens et, dans les plus cruels instants, c'est toi qui relèves mon courage.

Si tu n'étais plus là, je verrais l'abîme se creuser plus profond encore, le découragement complet s'emparerait de moi, je ne pourrais plus vivre, ma vie s'éteindrait tout d'un coup comme la mèche d'une lampe sans huile.

Ces paroles émuèrent profondément la jeune fille; elle vit où était le devoir. Elle resta avec sa mère.

Mais, hélas! il y a des douleurs qui se refusent à toute consolation; chacune de son côté, les deux malheureuses souffraient horriblement; l'une ne pouvait consoler l'autre. Et comme elles étaient impuissantes à adoucir seulement l'amertume de leurs chagrins, elles pleuraient ensemble. C'était leur unique soulagement.

Plus de deux années s'écoulaient ainsi.

Raoul n'était pas changé, loin de là: sans retenue, comme affolé, il se livrait à ses terribles passions, s'abandonnait, corps et âme, au tourbillon qui l'emportait, s'étourdissait dans de stupéfiants excès, dans des orgies sans nom et arrivait aux extrêmes limites de la dépravation.

La santé de Mlle de Simiane avait toujours été en déclinant. Elle sentait que sa vie s'en allait; mais la mort ne l'effrayait point; presque souriante elle la voyait venir, sachant qu'elle lui serait douce,

Elle succomba. Nous l'avons dit, c'était sa délivrance.

Raoul effectua une grande tristesse et eut l'air de verser quelques larmes, comme le voulait une douleur de commando ; et même, pendant toute une semaine, il se tint éloigné de ses compagnons de débauche. C'était une concession qu'il faisait aux convenances, aux exigences du monde.

En réalité, la mort d'Edmée, si prématurément enlevée à la vie où, comme un météore, elle n'avait brillé qu'un instant, n'avait nullement ému le viveur. Profondément égoïste, tout ce qui ne touchait pas directement sa précieuse personne le laissait froid. D'ailleurs il ne savait plus ce que c'était qu'un bon sentiment. Son cœur sec n'avait plus aucune vibration. Ce n'était plus par cet organe de la sensibilité qu'il vivait, mais par la tête seulement, et comme dans son cerveau tout était mauvais, il n'y pouvait naître que des pensées perverses.

La baronne de Simiane ne se trompait pas quand elle disait à Edmée : — Si tu n'étais plus près de moi, je ne pourrais plus vivre, ma vie s'éteindrait tout d'un coup.

Hélas ! Edmée s'en était allée.

En se trouvant seule, toute seule dans ce vaste hôtel devenue subitement froid et sombre comme un sépulcre, la baronne comme si elle avait eu peur de sa solitude, se sentit prise d'un effroi qui ne devait plus la quitter.

C'est que si elle pensait beaucoup à la morte, elle songeait plus encore à son autre fille, aussi belle et non moins bien douée que sa sœur aînée.

Après elle, car elle sentait bien qu'elle n'avait plus long temps à vivre, que deviendrait la pauvre Blanche ? Elle se demandait, le cœur serré par les plus cruelles angoisses. Quel avenir était réservé à son enfant ? Oh ! cet avenir, comme elle le voyait triste, sombre, désolé ! Voilà ce qui l'épouvantait, ce qui la tenait constamment dans des inquiétudes mortelles.

Elle n'osait point parler de ses craintes à quelques vieilles amies qui, de temps à autre, lui rendaient visite, mais il lui arrivait de se plaindre de la tristesse de sa solitude.

Alors, on lui disait :

— Blanche est dans sa seizième année ; à cet âge on n'est plus un enfant et, d'ailleurs, c'est une jeune fille très raisonnable, qui peut, maintenant, remplacer sa sœur auprès de vous, pourquoi ne pas la retirer du pensionnat ?

La baronne secouait la tête :

— Non, répondait elle, elle est si tranquille, si heureuse avec ces bonnes sœurs qui l'ont élevée et pour lesquelles elle a une affection dont j'aurais le droit d'être jalouse. Voyez quelle existence elle aurait ici, près d'une vieille femme, qui ne sait plus que gémir et verser des larmes.

Non, je ne veux pas la priver d'air, de soleil, de liberté. Ce serait étouffer les pensées gaies qu'elle peut avoir, et pour tous jours peut être, chasser le sourire de ses lèvres.

Non, je ne peux pas offrir à ses yeux le spectacle de mon incurable douleur ; je ne peux pas et ne veux pas inquiéter son jeune cœur, y jeter l'effroi, mettre un crêpe à ses douces illusions et arrêter l'éclosion de ses espérances de jeune fille.

Mme de Simiane ne disait pas tout.

Ce qu'elle ne voulait pas, surtout, ce qu'à tout prix elle voulait empêcher, c'était que Blanche, fleur d'innocence et de pureté, n'eût à subir le contact de son frère.

La jeune fille ne savait rien encore de l'odieuse conduite de Raoul, tant on avait pris soin de lui tout cacher, et sa mère tenait à ce qu'elle restât aussi longtemps que possible dans cette ignorance.

Bientôt la baronne fut forcée de s'aliter.

Elle n'avait plus à se faire illusion, elle comprit que sa fin était prochaine.

Dès lors, plus que jamais en proie à des inquiétudes dévorantes, son agonie commença.

Oh ! pas plus qu'Edmée elle n'avait peur de la mort, mais, pour Blanche, elle aurait tant voulu vivre quelques années encore !

Elle était constamment hantée par la même pensée, et, toujours, toujours, sans répit, la même interrogation. que devien-

drait Blanche quand elle n'y serait plus ? Et toujours, aussi, sondant l'avenir, elle cherchait à en pénétrer les secrets. Elle croyait voir se déchirer le voile épais qui couvrait l'avenir, cet immense inconnu plein de mystères ; mais, hélas ! ce qui lui était révélé ou plutôt ce qui n'était autre chose que le rêve de son imagination surexcitée, délirante, augmentait encore le trouble et l'épouvante de son esprit. Les plus grands malheurs devaient s'abattre sur sa fille, c'était pour elle aussi la douleur, le désespoir.

Ayant l'âme ainsi tourmentée, elle ne pouvait pas dire comme Edmée. La mort me sera douce.

Quelques jours seulement avant sa mort, elle demanda à voir Blanche.

La jeune fille fut amenée à l'hôtel de Simiane par une de ses institutrices, laquelle avait pour son élève une tendresse de mère. Elle se nommait sœur Agathe. C'était cette religieuse, femme de beaucoup de mérite et d'un grand cœur, qui devait être appelée, quelques mois plus tard, à diriger la Maison maternelle de Boulogne.

Blanche éplorée tomba dans les bras de sa mère ; ce fut une longue étreinte. Aux baisers de la baronne répondaient les sanglots de la jeune fille. Et en serrant fiévreusement sa chère enfant contre son cœur, la malade répétait continuellement :

— Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant !

— Soudain, elle se tourna vers la religieuse :

— Ma sœur, ma bonne sœur, dit-elle, je remercie votre communauté tout entière, et vous personnellement, de tous les bons soins que vous avez donnés à ma fille et de la grande affection que vous et vos compagnes lui avez toujours témoignée. Je ne pouvais pas avoir Blanche auprès de moi, pour beaucoup de raisons que je ne puis vous faire connaître ; mais j'étais tranquille, je savais que vous aimiez mon enfant ; qu'elle était heureuse au pensionnat et que dans chacune de ses institutrices elle avait une autre mère.

Je touche à mes derniers instants, dans quelques jours je ne serai plus.

— Non, non ! s'écria la jeune fille avec de nouveaux sanglots et en couvrant de baisers le visage de la baronne, ne dites pas que vous allez mourir, maman ; non, vous vivrez pour votre petite Blanche, je ne veux pas que vous mouriez ; je vais prier Dieu avec tant de ferveur, qu'il m'entendra et qu'il vous conservera à ma tendresse.

Mme de Simiane secoua douloureusement la tête.

— Ma Blanche bien-aimée, répondit-elle d'une voix affaiblie, je voudrais vivre encore, vivre pour toi ; mais je suis condamnée, Dieu veut me rappeler à lui. Il faut savoir se soumettre à sa destinée. Si tu souffres de me perdre, ta mère souffre aussi de t'abandonner. Mais nous ne pouvons rien contre ce qui est fatal. Blanche, ma chérie, je te le demande comme une grâce, sois forte et résignée.

La jeune fille laissa échapper une plainte sourde et s'agenouilla devant le lit.

S'adressant de nouveau à la religieuse, la baronne reprit :

— Ma sœur, Blanche a été élevée parmi vous dans l'ignorance complète du mal, elle ne sait rien encore de la vie ; elle n'a pu envisager jusqu'ici que les riants côtés de l'existence, et mon vœu le plus cher serait qu'elle n'en connût jamais les amertumes. Ah ! puisse-t-elle longtemps encore garder la candeur de son âme !

Ma sœur, je désire que ma fille reste avec vous le plus longtemps possible. N'étant plus là, pour diriger ses premiers pas dans le monde, j'éprouve une consolation suprême et me disant que, dans votre sainte communauté, elle sera préservée des dangers que je redoute pour elle, à l'abri de tant de pièges qui pourraient être tendus à son innocence.

Je vous recommande Blanche, ma sœur, je vous la recommande particulièrement parce que c'est vous, je le sais, qui avez la plus grande autorité sur elle ; et, comme elle vous aime et a en vous une très grande confiance, elle écoutera toujours vos conseils avec une respectueuse déférence. Plus que beau-

coup d'autres jeunes filles, Blanche a besoin d'une amitié éclairée ; soyez toujours son amie, ma sœur, et, autant que cela vous sera possible, veillez sur elle, je vous en prie.

— Madame la baronne, répondit la religieuse avec émotion, bien que je croie en être digne et pouvoir la mériter mieux encore, je suis cependant toute confuse de la confiance dont vous voulez bien m'honorer. J'espère que Mlle de Simiano conservera l'affection qu'elle a pour moi, je serai toujours son amie et je m'estimerai très heureuse si je suis appelée à lui donner quelques conseils. Mais une pauvre religieuse, qui vit loin du monde, n'a guère l'expérience des choses de la vie ; il me serait difficile de remplir la mission que madame la baronne croit pouvoir me confier, si le caractère doux et docile de Mlle Blanche ne devait pas me rendre la tâche agréable et facile.

Enfin, madame la baronne, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour répondre le mieux que je pourrai à vos intentions, et Mlle Blanche peut compter sur la sincérité de mon amitié comme sur mon entier dévouement. Cela, madame la baronne, je vous le promets.

— Merci, ma sœur ; vos paroles sortent pour moi d'une grande douceur et je me sens délivrée de beaucoup de mes inquiétudes. Quelque chose me dit que votre amitié sera précieuse à ma fille et que vous aurez un jour à la protéger.

La religieuse laissa la jeune fille à sa mère ; mais il avait été convenu qu'elle viendrait la reprendre dès que la baronne aurait rendu son âme à Dieu.

Blanche ne quitta presque pas le chevet de la malade, et ce fut dans ses bras, sous ses baisers, que la pauvre mère rendit le dernier soupir.

La baronne avait donné de bons conseils à sa fille et lui avait fait de nombreuses recommandations. Toutefois, elle n'avait pas eu le courage de lui dire que son père était un mauvais sujet ; qu'elle allait mourir des chagrins qu'il lui avait causés ; que sa sœur Edmée avait été sa victime et qu'elle devait se tenir constamment sur ses gardes pour ne pas être une nouvelle victime de ce frère sans conscience et sans cœur. Elle avait craint d'effrayer Blanche en lui faisant de trop terribles révélations.

La tête pleine de lugubres pensées et absorbée dans sa douleur, la jeune fille n'avait pas apporté aux paroles maternelles toute l'attention qu'elles méritaient ; peut-être ne les avait-elle pas bien comprises. Quoi qu'il en soit, elle devait trop facilement oublier ces sages recommandations dans lesquelles, avec une anxieuse sollicitude, sa mère lui montrait le chemin qu'elle devait suivre en se prémunissant contre les dangers dont elle pouvait être menacée.

La baronne était morte à dix heures du matin. Blanche vit Raoul dans la journée, mais ils n'échangèrent que quelques paroles. Le baron avait constamment son mouchoir sur les yeux. Il jouait de nouveau la comédie de la douleur.

Dans l'après-midi aussitôt qu'elle eut appris le décès de Mme de Simiane, la sœur Agathe vint chercher Blanche.

— Comment ! vous l'amenez ? fit Raoul.

— Oui, monsieur le baron, et je la ramènerai après demain pour assister aux obsèques de Mme la baronne.

— Est-ce qu'elle va rester longtemps encore à la communauté ?

— Aussi longtemps qu'elle le voudra.

— Ah !

— Mlle Blanche doit encore rester avec nous ; avant de mourir, Mme la baronne en a exprimé le désir.

— C'est vrai, appuya la jeune fille.

Le baron s'inclina. Il n'avait rien à objecter. D'ailleurs, il était content que sa sœur fût gardée au pensionnat, cela l'arrangeait ; de cette façon il n'aurait pas à s'occuper d'elle et elle ne deviendrait pas gênante. Donc, pour le moment, c'était bien ; plus tard, il verrait.

Mais, alors, il n'avait pas encore la pensée, qui devait lui venir bientôt, d'une montreuse spéculation.

La mort de Simiane était arrivée juste au moment où, à bout serré de près par ces créanciers, le baron commençait à

recourir aux expédients afin de continuer pendant quelque temps encore, et en jetant un dernier éclat, son abominable genre de vie.

Il savait que sa mère avait fait des économies, mais il n'en connaissait pas l'importance ; aussi fut-il stupéfait et on même temps agréablement surpris quand, ayant ouvert le coffre-fort de la baronne, il y trouva plusieurs sacs d'or et une somme plus considérable encore représentée par des valeurs mobilières. Sans scrupule, sans même se dire qu'il dépouillait sa sœur, qu'il commettait un vol, il s'empara de ce trésor. De plus, il n'hésita pas un instant à vendre les bijoux de la baronne, qui étaient fort beaux et d'une grande valeur.

Dès lors, il put faire bonne contenance devant ses créanciers, qui se précipitaient à la curée comme une meute de chiens affamés.

Il se débarrassa complètement des plus féroces et empêcha les autres de grogner trop fort en leur jetant à chacun un os à ronger.

Il était remis à flot. Ayant retrouvé du crédit, il pouvait contracter de nouveaux emprunts ; les caisses des usuriers se rouvraient après lui avoir été impitoyablement fermées.

On ne lui répondait plus d'un ton narquois :

— Désolé de ne pouvoir vous être agréable, monsieur le baron ; mais c'est impossible, ah ! tout à fait impossible ; je n'ai pas en ce moment mille francs chez moi ; les affaires sont mauvaises et pour tout le monde les temps sont durs.

Maintenant on le cajolait ; il n'avait plus à demander, on lui proposait. Et c'étaient ceux qui l'avaient presque brutalement éconduit, qui étaient surtout empressés à lui offrir leurs services. Ces gens, dont la spécialité est d'exploiter les fils de famille, savaient très bien que les immeubles et les propriétés foncières offertes par le baron en garantie des prêts qui lui étaient consentis, ne lui appartenaient pas entièrement, qu'il y avait une mineure, laquelle ne manquerait certainement pas, un jour, de réclamer sa part d'héritage. Mais cela leur était bien égal ; ce serait à M. le baron de s'arranger plus tard avec sa sœur, il débrouillerait ses affaires comme il l'entendrait. Il est vrai que messieurs les usuriers, qui prêtaient au taux de cinquante et plus pour cent, étaient à peu près sûrs de ne rien perdre.

De son côté le baron ne se préoccupait guère de la situation extrêmement délicate et fautive dans laquelle il se trouverait un jour, forcément, vis à vis de sa sœur.

— Bah ! pensait-il, je ferai d'elle ce qu'il me plaira ; elle dira comme moi et fera toujours tout ce que je voudrai.

Enfin, de Simiane était remonté sur ses grands chevaux, et ce fut à cette époque que, dans une seule nuit, il perdit au jeu trois cent mille francs. Et cependant, il n'était déjà plus un novice en l'art de forcer les cartes à lui être favorables. Mais on avait des doutes sur lui et on le surveillait de très près, ce qui ne lui permettait pas de diriger toujours son jeu au gré de ses désirs.

C'est triste à dire, mais il en est ainsi : trop souvent le joueur acharné devient un grec quand, constamment, il voit la chance tournée contre lui.

Au train dont il allait, tout cela ne pouvait durer qu'un temps. En effet, les ressources commençaient à s'épuiser, menaçaient de disparaître complètement, et le brillant Raoul de Simiane n'aurait pas tardé à dégringoler dans le troisième dessous si, tout à coup, une circonstance imprévue n'était pas venue changer la situation.

IV

UNE TANTE D'AMÉRIQUE

Parmi les compagnons de plaisir de Raoul de Simiane, il en était un avec lequel il s'était lié plus intimement qu'avec les autres. Il se nommait Lucien de Mégrigny et était du même âge que le baron.

Lui aussi avait mené la vie à grandes guides.

De ce côté, Ludovic n'avait rien à envier à Raoul.

Il s'était jeté dans les mêmes désordres, les mêmes excès et, comme le baron, avait été extravagant et fou à plaisir.

Il avait également la passion du jeu.

Ayant les mêmes goûts et les mêmes vices, Raoul et Ludovic devaient être attirés l'un vers l'autre et devenir amis. Ils étaient presque inséparables. Aussi, quand on voyait paraître de Simiane, on disait :

—De Mégrigny ne doit pas être loin.

Où ne se trompait pas.

Enfin, l'un sans l'autre, ils paraissaient gênés, mal à l'aise, et mme s'ils ne se fussent pas trouvés dans leur élément.

Souvent, l'un avait ouvert sa bourse à l'autre ; mais Ludovic, très généreux et surtout facile à se laisser entraîner, avait beaucoup plus donné à Raoul qu'il n'en avait reçu ; mais il y avait chez lui une telle indolence, une si grande paresse d'esprit et de réflexion, qu'il ne se donnait jamais la peine de compter.

A vingt-quatre ans, il s'était trouvé le maître absolu d'une belle fortune—plusieurs millions—héritage de ses parents. Et c'était tout de suite, avec un grand fracas, qu'il s'était lancé dans le monde où l'on s'amuse.

Toutes dignes rompues, ce fut un formidable débordement. Il était d'autant plus emporté et indomptable, qu'il avait été plus longtemps maintenu par la main forte et sévère d'une mère qu'effrayaient ses dispositions à devenir un mauvais sujet. Ne se sentant plus la bride sur le cou, il avait pris le mors aux dents, et avouglé, affolé, il s'était lancé dans la vie de plaisir, comme un j-une cheval qui s'emballé et qui ne voit pas devant lui l'obstacle contre lequel il va s'écraser.

Ludovic de Mégrigny avait si bien jeté l'or par les fenêtres, à pleines mains, qu'il était arrivé ce qui devait fatalement arriver. Il s'était ruiné, et si bien, qu'il venait d'être forcé de tout vendre, jusqu'à son dernier cheval, sa dernière voiture, et qu'il n'avait pu conserver qu'un seul domestique, lequel voyait qu'il lui faudrait aussi, à bref délai, se séparer de son maître.

Physiquement et moralement, Ludovic de Mégrigny était dans un état déplorable.

Il n'avait jamais eu le tempérament, ni la santé robuste de Raoul de Simiane. De complexion délicate, il n'avait pu se livrer impunément à toutes sortes d'excès.

Il était malade et avait conscience de son état. Il sentait bien que, ayant abusé de tout et devenu vieux avant l'âge, il n'avait plus de longues années à vivre.

Deux ans de plaisirs avaient pris de sa vie ce que dix années ne font pas perdre à un autre.

Sans doute, il avait été très affecté de sa ruine ; mais, bientôt, il en avait pu philosophiquement son parti, et, s'il l'eût voulu, il aurait trouvé une compensation consolante. Ayant changé sa manière de vivre, contraint et forcé, et n'étant plus surexcité, il sentait une douce chaleur passer dans tous ses membres et comme un souffle régénérateur pénétrer tout son être.

Mais que lui importait cela ? Du moment qu'il devait mourir jeune, est-ce qu'il tenait à prolonger son existence ? A quoi bon, d'ailleurs ? Qu'en pouvait-il faire désormais de son existence ? A quoi pourrait-il l'em ; loyer ?

—Non, il était las de tout ; dégoûté de la vie dont il avait trop abusé, il ne tenait plus à vivre. Il avait dit à de Simiane :

—Je suis ruiné ; tous mes amis, excepté toi cependant, me tournent le dos. Quand il n'y a plus rien au grenier, les rats délogent. Mais qu'importe ? j'ai pris de la vie tout ce que j'ai cru qu'elle avait de meilleur ; je me suis trompé, je le vois aujourd'hui ; tant pis, il est trop tard ; je n'ai pas le droit de me plaindre et d'avoir des regrets, puisque j'ai vécu à ma fantaisie. Me suis-je amusé ? Je n'en sais rien ; enfin ! j'avais soif de plaisirs et j'en ai pris autant et plus que je pouvais. Que puis-je encore demander à la vie ? Rien.

Il me reste les épaves de ma fortune engloutie, à peine une vingtaine de mille francs ; il n'y en a pas pour longtemps ; mais cela ne m'effraye point, car je ne songe pas à l'avenir

dont, d'ailleurs, je ne me suis jamais beaucoup préoccupé. Le jour où il ne restera plus qu'un louis dans ma poche, je le mettrai dans la main du premier pauvre que je rencontrerai, et tout de suite après, je me ferai sauter la cervelle.

Ludovic de Mégrigny n'en était pas encore à sa dernière pièce de vingt francs lorsque, un matin, il reçut la visite de Me Mabillon qui, tout en entrant, lui fit connaître sa qualité de notaire à Paris.

Ludovic s'inclina ; puis, regardant le visiteur avec étonnement, il l'invita à s'asseoir. Ce que fit aussitôt Me Mabillon, après avoir posé sur une table son chapeau et sa serviette d'officier ministériel.

—Monsieur, à quoi dois je l'honneur de votre visite ? demanda le jeune homme, qui ne pouvait se défendre d'une légère inquiétude.

—Il s'agit, monsieur, répondit le notaire, d'une communication qui, je le crois, ne vous sera point désagréable.

Ces paroles rassurèrent Ludovic, et, après s'être incliné de nouveau, il dit en souriant :

—Monsieur le notaire, je vous écoute.

—Nous procéderons par ordre, si vous le voulez bien.

—Comme il vous plaira, monsieur.

—J'ai été chargé par un de mes confrères des Etats-Unis, demeurant à Philadelphie, de rechercher à Paris, ou dans toute autre ville de France ou d'Europe, un jeune homme âgé de trente-deux ans environ, célibataire ou marié, et portant le nom de Mégrigny, avec la particule.

—Ah ! fit Ludovic de plus en plus étonné.

—Naturellement, reprit Me Mabillon en souriant, avant de me livrer à des recherches lointaines, je les ai faites d'abord à Paris, et j'ai découvert, assez facilement d'ailleurs, qu'il existait à Paris un jeune homme s'appelant Ludovic de Mégrigny.

—De sorte que ce jeune homme, à la recherche duquel vous vous êtes mis, c'est moi ?

—Je le crois ; mais nous allons nous en assurer. Etes-vous né à Paris ?

—Oui, monsieur, rue de Ponthieu.

—Êtes-vous le fils de Jean Antoine de Mégrigny, décédé, et de dame Honorine de Mathis, son épouse, également décédée ?

—Parfaitement, monsieur. Du reste, je puis mettre sous vos yeux, à l'instant même, des actes qui ne vous laisseront aucun doute sur mon identité.

—Cette constatation ne me paraît pas nécessaire ; toutefois, ces pièces me seront utiles, et je vous prierai de me les remettre. M. et Mme de Mégrigny ont-ils laissé plusieurs enfants ?

—Je n'ai eu ni frère, ni sœur ; je suis fils unique.

—C'est ce qui est dit ; mais il était bon que je m'en assure. Vous n'avez pas de proches parents ?

—Seulement des petits-cousins, mais aucun ne porte mon nom.

—Comme vous, M. de Mégrigny, votre père, n'avait ni frère ni sœur ; mais votre mère avait une sœur plus âgée qu'elle de quelques années.

—En effet, monsieur, ma mère m'a souvent parlé d'une sœur qu'elle avait et qui, si je me souviens bien, était établie en Amérique. Mais cette sœur de ma mère, je ne l'ai jamais connue, et elle doit être morte depuis une quinzaine d'années.

—Elle est en effet décédée, mais il y a seulement quelques mois.

—Est-ce possible ?

—Il paraît, monsieur, que vous ne pensiez guère à votre tante et que vous ne lui écriviez jamais.

—Je croyais qu'elle n'existait plus, balbutia Ludovic.

—Alors vous ne savez rien la concernant ?

—Absolument rien, monsieur ; ce que ma mère m'a dit autrefois de sa sœur n'est pas resté dans ma mémoire.

—Cela se comprend assez, vous ne la connaissiez pas, vous ne l'aviez jamais vue.

—Cependant je crois me rappeler maintenant qu'elle s'était mariée et était partie pour l'Amérique fort jeune encore.

—Oui, à l'âge de vingt-quatre ans, un an après son mariage Joséphine de Mathis, sœur aînée de votre mère, avait épousé par amour et contre le gré de sa famille, un jeune homme qui se nommait Arthur Morenval. On ne lui avait donné qu'une faible dot, et ce fut plus tard, lors du partage avec votre mère de l'héritage des époux de Mathis, qu'il lui fut tenu compte des sommes qu'elle n'avait pas reçues.

Mme Morenval avait beaucoup à se plaindre de son père et de sa mère qui, ne lui pardonnant pas, disaient-ils, de s'être mariée, lui témoignaient une grande froideur et s'obstinaient à traiter leur gendre comme un étranger.

Pour M. et Mme Morenval, qui avaient beaucoup de cœur, une pareille situation n'était pas tenable, et ce fut à la suite d'une violente discussion entre Mme de Mathis et Mme Morenval que les jeunes époux s'embarquèrent pour l'Amérique.

Une quinzaine de mille francs étaient toute leur fortune. Mais ils s'aimaient, ce qui est un autre genre de richesse ; et puis ils étaient jeunes et avaient pleine confiance en l'avenir.

D'ailleurs, M. Morenval, pour ne pas avoir un titre de noblesse, n'en était pas moins un homme sérieux, très intelligent très actif et qui ne manquait pas de certaines connaissances pratiques.

Tout de suite en arrivant à New-York, il trouva un emploi dans une très importante maison de commerce où il resta deux années.

Pendant ce temps, il avait étudié les habitudes, les coutumes, les mœurs américaines, et s'était appliqué à connaître les lois du pays, commerciales et autres.

Il avait sous les yeux l'exemple de gens qui avaient commencé avec presque rien et étaient arrivés à une brillante fortune.

Conseillée par sa femme qui était, elle aussi, très intelligente et d'une grande activité, ils ouvrirent une boutique après avoir consacré, sans hésitation, leur modeste avoir en achats de denrées coloniales.

Comme cela arrive presque toujours, les débuts furent difficiles ; mais ils ne perdirent point courage, leur confiance en l'avenir ne pouvait être ébranlée ; ils redoublèrent d'activité et bientôt, ils purent saluer l'aurore des jours de prospérité.

Leur maison était déjà connue et au nombre des plus recommandables, lorsqu'une occasion s'offrit à eux de faire mieux encore. Ils cédèrent leur fonds de commerce et quittèrent New-York pour s'aller installer définitivement à Philadelphie où ils ouvrirent une nouvelle maison de commerce, laquelle devint, au bout de quelques années, une des plus importantes et des plus riches de la ville.

—J'ignorais tout cela, monsieur, dit Ludovic, et je vous remercie de me l'apprendre.

—Alors, cela vous intéresse ?

—Sans doute, puisqu'il s'agit de personnes de ma famille.

—Je n'ai pas à vous raconter l'existence de M. et de Mme Morenval pendant les nombreuses années qu'ils ont vécu en Amérique.

M. Morenval est mort il y a huit ans.

Pendant quatre années encore, sa veuve resta seule à la tête de la maison.

Agée alors de soixante-huit ans, impotente et percluse de douleurs, elle dut procéder à une liquidation générale.

Enfin, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, elle est décédée il y a six mois.

—Je regrette de ne point l'avoir connue, monsieur ; si j'avais su il y a quelques années ce que vous venez de m'apprendre, j'aurais certainement traversé l'Océan pour aller embrasser Mme Morenval à Philadelphie. Mais je la croyais morte et il est probable que, de son côté, elle ignorait que je fusse au monde.

—Dans tous les cas, monsieur de Mégrigny, elle n'est pas restée jusqu'au jour de son décès sans savoir que vous existiez.

Enfin, cette bonne Mme Morenval est morte.

Après avoir bien employé sa vie, elle avait droit, comme son mari, à la paix du tombeau.

Mais si vous ne pensiez plus, monsieur de Mégrigny, à cette tante que vous aviez en Amérique, elle avait été informée de votre naissance. Peut-être, ne recevant aucune lettre de vous, a-t-elle pu croire, pendant un certain nombre d'années, que vous n'existiez plus.

Quoi qu'il en soit, elle a certainement appris, avant de mourir, que vous étiez encore de ce monde.

Qui lui a parlé de vous ? Je l'ignore.

Peut-être, continua malicieusement Me Mabillon, les journaux mondains de Paris, qui sont très lus dans toutes les villes du Nouveau-Monde.

Mais ce qui est certain, monsieur de Mégrigny, c'est que Mme Morenval, votre tante, s'est souvenue qu'elle avait un neveu. Bref, huit mois avant sa mort, Mme Morenval, n'ayant pas d'enfant, a fait son testament en votre faveur ; elle vous institue son légataire universel, déclarant que vous êtes son seul et unique héritier.

Ludovic regarda le notaire, ouvrant de grands yeux ahuris. —Or, continua Me Mabillon, mon confrère de Philadelphie évalue la fortune laissée par Mme Morenval à une dizaine de millions.

—Vous dites, monsieur ! s'exclama Ludovic qui croyait avoir mal entendu.

—J'ai dit une dizaine de millions, monsieur de Mégrigny.

Le jeune homme resta un instant stupéfié...

Puis il eut un sourire d'incrédulité et, haussant les épaules ;

—Allons donc ! fit-il, c'est une mystification.

Mais, aussitôt, sous le regard froid et sévère de l'officier ministériel, il baissa les yeux.

—Monsieur, répliqua le notaire d'un ton grave, comme je ne suis pas homme à prêter la main à une mystification, j'aurais donc été, en cette circonstance, le premier mystifié.

—Veuillez m'excuser, monsieur ; j'ai parlé sans réflexion, comme un sot.

—Vous devez bien penser, monsieur de Mégrigny, qu'avant de venir vous entretenir de cette affaire, qui vous intéresse à un si haut point, j'ai pris toutes les informations nécessaires, à Philadelphie d'abord, à Paris ensuite.

—Enfin, monsieur le notaire, ce que vous m'annoncez est exact ; ma tante Morenval m'a fait son héritier, et cette fortune...

—Arrive à l'heure voulue, car, si je suis bien renseigné, vous étiez complètement ruiné.

—La chose est connue, je n'ai pas à nier.

—Ce que vous avez fait ne me regarde pas ; chacun conduit sa vie comme il l'entend. Cependant, permettez-moi de vous dire que vous pouviez faire un meilleur emploi de l'héritage de vos parents, et laissez-moi espérer, maintenant que vous avez acquis l'expérience à vos dépens, que vous ferez tout un usage de la belle fortune que vous laissez Mme Morenval.

—Vous voyez dans quel triste état je suis, monsieur ; ne le voudrais-je pas, je serais forcé d'être sage.

—Pauvre garçon, pensa Me Mabillon, lui aussi les a payés cher ses stupides plaisirs !

Il reprit à haute voix :

—Comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai cru devoir prendre les informations les plus exactes et les plus minutieuses ; enfin pour ne point risquer de faire ce qu'on appelle un pas de clerc, je me suis fait envoyer une copie du testament de Mme Morenval. Je l'ai là.

M. Mabillon ouvrit sa serviette et y prit le testament qu'il tendit à Ludovic.

—Je vous laisserai cet acte, dit-il, afin que vous ayez tout le temps d'en prendre connaissance.

Maintenant, autre chose : grâce à l'activité de mon confrère de Philadelphie et aux soins qu'il a pris de vos intérêts, vous allez pouvoir entrer immédiatement en possession de votre héritage, qui est presque entièrement en numéraire et en excellentes valeurs mobilières, au porteur, telles que rentes françaises, actions et obligations de nos chemins de fer français.

Les époux Morenval n'ont jamais cessé d'avoir les yeux tournés vers la France, ils aimaient la Patrie. Aussi convertissaient-ils de préférence, en valeurs françaises, les bénéfices qu'ils réalisaient chaque année.

En raison de cela, beaucoup de difficultés que rencontre souvent, surtout en pays étranger, une affaire de succession, se sont trouvées aplanies.

Toutefois, monsieur de Mégrigny, il reste encore à remplir certaines formalités, et l'officier ministériel de Philadelphie, qui a pris en mains vos intérêts, et dont votre tante était la cliente et l'amie, m'a fait savoir qu'il ne pouvait rien terminer sans vous et que votre présence à Philadelphie était nécessaire.

—Quoi ! s'écria Ludovic avec une sorte d'effroi, il faut que j'aille en Amérique, que je fasse en mer une longue traversée !

—Eprouvez-vous donc à cela de la répugnance ? Est-ce que l'immensité de l'Océan vous fait peur ?

Le jeune homme secoua la tête.

—Non, monsieur, non, répondit-il ; ce qui m'effraye, ce dont j'ai peur, c'est de ma chétive santé ; je suis si faible, si fatigué... je n'ai pas à consulter mes forces, je n'en ai plus et, je le sens bien, allez, je ne supporterais pas les fatigues de la traversée, je n'arriverais pas à destination.

Hier, ce matin, à l'instant même où vous êtes entré dans cette chambre, je ne tenais guère à la vie, je vous assure.

Ruiné, incapable de rien faire, j'avais pris la résolution de me suicider.

—Oh !

—Je n'avais pas mieux à faire, monsieur, et cela valait autant que d'attendre la mort dans l'agonie de la faim. Pour moi, la mort était cent fois préférable à la misère. Mais vous m'apportez une fortune, une fortune beaucoup plus considérable que celle que j'ai sottement gaspillée : sentant renaître en moi quelques espérances, je me rattache à la vie, je ne veux plus mourir !

Cette fortune, que je n'attendais pas, à laquelle je n'ai jamais songé, je l'accepte avec un sentiment de vive reconnaissance pour cette tante qui s'est souvenue de moi et qui savait, probablement, que je ne méritais guère le bien qu'elle voulait me faire.

Mais, vous le voyez, monsieur, je l'accueille sans grand enthousiasme, cette fortune inespérée. C'est que, dans le déplorable état de santé où je suis, les meilleures choses ne sont presque indifférentes. Ah ! si, au lieu d'être un homme brisé, anéanti, j'étais comme autrefois, vous auriez entendu mes exclamations et auriez été témoin d'une explosion de joie ; car j'étais le noyé à qui l'on tend la perche qui le sauve.

Je vous disais que je sentais renaître en moi quelques espérances ; eh bien, oui, j'espère recouvrer la santé et mes forces épuisées. Si cela arrive, monsieur, je le jure devant vous, par tout ce qu'il y a de plus sacré, sur mon honneur que je crois intact, je recommencerai ma vie, je serai un autre homme, je me rendrai digne des bienfaits de ma vénérée tante dont la mémoire sera à jamais bénie.

—Voilà qui est bien parlé, monsieur de Mégrigny.

—Maintenant, monsieur le notaire, si vous croyez qu'il le faut absolument, j'aurai raison de mes appréhensions, de mes craintes, peut-être puériles, et je m'embarquerai pour les Etats-Unis.

—Eh bien, non, répondit M. Mabillon, vous n'irez pas à Philadelphie ; car, comme vous le dites, vous ne supporteriez pas la fatigue du voyage.

On ne veut pas votre mort, monsieur de Mégrigny ; au contraire, animé comme vous l'êtes de très bonnes intentions, vous devez vivre.

Vous vous ferez représenter à Philadelphie par un mandataire à qui nous donnerons plein pouvoir d'agir en votre nom.

—C'est possible ?

—Parfaitement. Sans doute, il aurait été préférable que vous allassiez vous-même en Amérique, mon confrère le dési-

rait ; mais il me dit que si vous étiez empêché pour une cause quelconque, vous pourriez lui envoyer un délégué. Ce délégué ou ce mandataire, monsieur de Mégrigny, je vous laisse le soin de le choisir parmi les personnes que vous connaissez.

—Et ce choix, je dois le faire...

—Le plus tôt possible.

Dans deux jours, ayant toutes les pièces en mains, votre mandataire pourra partir.

—C'est bien, monsieur.

Le notaire se leva.

—Vous avez ici, m'avez-vous dit, vos papiers de famille ; je vous prie de vouloir bien me les confier ; ils me seront nécessaires pour la rédaction des actes dont votre représentant devra être muni.

Ludovic remit les papiers au notaire, qui se retira en disant qu'il reviendrait le lendemain matin.

VII

LE MANDATAIRE

Aussitôt après que M. Mabillon l'eut quitté, de Mégrigny écrivit les lignes suivantes :

“ Mon cher baron,

“ J'ai absolument besoin de te voir et de te parler d'une chose inouïe qui m'arrive et qui te causera une grande surprise comme celle que j'ai éprouvée moi-même et sous le coup de laquelle je suis encoré, car c'est d'une main fiévreuse que je trace ces quelques lignes.

“ Je ne te dis pas de qui il s'agit, voulant jouir de la stupéfaction ; mais attends-toi à quelque chose de merveilleux : cela ressemble un peu, en effet, à un conte des *Mille et une nuits*.

“ Viens le plus vite possible, je t'attends.

“ LUDOVIC. ”

Ce billet, glissé dans une enveloppe portant l'adresse de Raoul de Simiane, fut remis au commissionnaire du coin de la rue, qui se hâta de le porter rue de Bellechasse.

Le baron le reçut comme il achevait de déjeuner et allait prendre son café, en fumant un cigare.

—Voilà qui pique singulièrement ma curiosité, murmura-t-il ; c'est merveilleux, prétend-il ; je veux bien le croire ; mais je me demande de quelle aventure étonnante, stupéfiante, de Mégrigny peut être encore le héros.

Ce pauvre Ludovic, ajouta-t-il avec un sourire de pitié, je crois bien que, maintenant, il en a fini avec les aventures.

Cependant Raoul était fort intrigué, et il céda volontiers à son désir de satisfaire sa curiosité.

Ayant vite pris son café, il monta dans sa voiture et se fit conduire chez de Mégrigny, qui demeurait rue du Rocher, tout près du parc Monceau.

—Ah ! te voilà ! s'écria Ludovic, sans quitter le canapé sur lequel il était étendu et en tendant la main au baron : à la bonne heure, tu ne t'es pas fait attendre.

—Si tu le veux bien, causons de la chose pour laquelle tu m'as appelé. Je ne le cache pas, je suis fort intrigué.

—Je le comprends.

—Ton billet, dans son laconisme, a fortement excité ma curiosité.

—C'est ce que je voulais.

—Tu as réussi. Enfin, voyons, de quoi s'agit-il ?

—Tu sais dans quelle horrible situation je me trouvais ; ruiné de fond en comble.

—Mon pauvre Ludovic !

—Tu sais aussi quelle résolution j'avais prise. Oh ! j'étais bien décidé à me brûler la cervelle ; c'était pour cela que, lorsque tu m'offrais de puiser dans ta bourse, je te répondais non. J'avais fixé la date de ma mort et je ne voulais pas la retarder de vingt-quatre heures.

—Eh bien ? fit le baron devenant inquiet.

Est-ce que Ludovic allait lui demander de lui venir en aide ? Il avait mis, en effet, sa bourse à la disposition de son camarade, mais avec de faux semblants de dévouement, sûr que de Mégrigny refuserait, en raison du serment qu'il avait fait de se donner la mort le jour où il arriverait à sa dernière pièce d'or.

—A vingt-quatre ans, après la mort de ma mère, répondit de Mégrigny, je possédais trois millions ; ce qui restait de cette belle fortune, il y a un mois, était si peu de chose, que je n'en veux même point parler. Eh bien, baron, je ne suis plus un homme ruiné ; salue, de Simiane, ton ami Ludovic est aujourd'hui dix fois millionnaire !

Le baron se dressa comme par un ressort, et regardant de Mégrigny avec effarement, il se disait :

—Cela devait arriver : il est fou !

Ludovic parvint, non sans effort, à s'asseoir sur le canapé.

—Ah ! ah ! fit-il, on essayant de rire, tu ne t'attendais pas à celle-là.

—Mais, mais... balbutia le baron.

—Moi, je m'attendais à ta surprise, à ton ébahissement : dame, la chose est tellement surprenante qu'elle doit te paraître incroyable ; tu as le droit d'être stupéfait puisque je ne l'ai pas été moins que toi.

Je te l'ai dit, c'est merveilleux ; on ne trouve plus cela que dans les contes de fées et dans ces histoires orientales où de bons génies sont les amis de pauvres diables dans l'embaras, et qui en sont tirés, comme je vais en sortir moi-même. Bref, baron, une bonne fée, ou si tu aimes mieux un bon génie, sous la forme d'une vieille femme, veillait sur moi.

—Ah ! ça, voyons, Ludovic, que me dis-tu là ?

—Ce qui est, mon ami.

—En vérité, je me demande si tu parles sérieusement, si tu as bien toute ta raison.

—Je n'ai pas la tête bien solide, mais il me reste encore assez de raison pour pouvoir parler sérieusement.

—Ludovic, tu me mets sur des charbons ardents ; pour Dieu, explique-toi !

—C'est facile : une vieille tante, une sœur de ma mère, à laquelle je ne pensais guère, — je suis honteux de l'avouer, — est morte à Philadelphie, il y a quelques mois, en me faisant son héritier. Elle me laisse, au bas mot, dix millions.

—Dix millions ! exclama de Simiane, dont les yeux se remplirent de leurs étranges.

—Eh bien, n'est-ce pas merveilleux ?

—Mon ami, c'est tellement merveilleux et étourdissant que je n'en peux croire mes oreilles.

—Et, par conséquent, ce que je viens de te dire, répliqua de Mégrigny ; car tu n'es pas encore bien convaincu, je le vois, que tu n'es pas en présence d'un pauvre fou.

—Tiens, prends ce cahier, qui est sur le guéridon, et lis : c'est la copie du testament de ma tante ; tu t'en rapporteras, je pense, au témoignage de tes yeux.

De Simiane ne se le fit pas répéter deux fois, il saisit le cahier d'une main tremblante d'émotion et lut avidement.

—Oui, dit-il, quand il eut parcouru l'acte des yeux, ceci est bien un testament ; il me paraît très habilement rédigé et, approximativement, il évalue bien l'héritage à une dizaine de millions ; mais n'est-ce point là une plaisanterie qu'on a voulu te faire ?

—Mon cher, j'ai eu aussi la même pensée que toi et, tout d'abord, j'ai cru à une sorte de mystification. Mais j'étais en présence d'un grave notaire de Paris qui, d'un ton sévère, me fit comprendre que le doute que je manifestais était injurieux pour lui et que ma défiance, en la circonstance, était une sottise.

D'ailleurs, Raoul, je vais te raconter brièvement ce qui s'est passé entre moi et M. Mabillon, c'est ainsi que se nomme le notaire.

De Mégrigny rapporta assez fidèlement la conversation que nous connaissons.

Quand il eut fini, le baron, qui avait écouté avec une grande attention et un vif intérêt, lui dit :

—Aucun doute n'est possible et, comme toi, je dois me rendre à l'évidence. Dix millions, dix millions ! ... Mon cher Ludovic, reçois toutes mes félicitations.

—Oh ! je savais bien que tu serais heureux de ce qui m'arrive.

—Parce que tu sais combien est grande et sincère mon amitié pour toi, dit hypocritement le baron.

—Tu es, maintenant, mon unique ami, reprit de Mégrigny, d'une voix attendrie.

—Et en toute circonstance et quoi qu'il arrive, tu pourras toujours compter sur moi.

—Merci, Raoul, merci.

Ils se serrèrent chaudement la main.

De Simiane restait dans l'éblouissement du merveilleux et, déjà, dans son cerveau, s'agitaient toutes sortes de pensées.

—Dix millions ! dit-il ; oh ! mon ami, comme ils vont enragés tous ces imbéciles, tous ces sans cœur qui se sont éloignés de toi lâchement.

De Mégrigny eut un doux sourire.

—Bah ! répondit-il, je ne leur en veux pas ; sans s'en douter, ils m'ont appris bien des choses : d'abord à mieux juger les hommes, ensuite à distinguer le faux du vrai et à connaître la d'une bonne amitié comme la tienne.

—Entre nous, Ludovic, dit le baron, affectant une émotion profonde, c'est à la vie à la mort !

—Oui, à la vie à la mort !

—Dix millions ! Et l'on disait qu'il n'y avait plus d'oncle d'Amérique.

—Permetts, Raoul, fit Ludovic souriant de nouveau, ce n'est pas d'un oncle, mais d'une tante que j'hérite.

—C'est vrai. Alors disons que 'il n'y a plus d'oncles d'Amérique, il reste les tantes d'Amérique. Vivent les tantes d'Amérique !

—La mienne n'existe plus, Raoul.

—Je pense à celles qui ont aussi des millions à laisser à leurs neveux de France.

Ludovic, j'ai sur moi quatre billets de mille francs ; je vais te les donner... Tu ne peux plus me répondre non ; les raisons que tu m'opposais n'existent plus.

—Assurément, je ne songe plus à me loger une balle dans la tête.

Le baron avait ouvert son portefeuille et y prenait les billets.

—Non, continua de Mégrigny, garde ton argent.

—C'est en attendant. Dans deux jours je t'apporterai vingt mille francs.

—Non, non, te dis-je !

—Quoi, tu me refuses ?...

—Ce n'est pas un refus, Raoul ; je suis, au contraire, profondément touché de cette nouvelle preuve d'amitié que tu me donnes ; mais je n'ai pas besoin d'argent, il m'en reste encore assez pour attendre mon héritage. Cependant, s'il y avait des retards et si je me trouvais à court...

—Eh bien ?

—Eh bien, je te dirais : il me faut telle somme, donne-la-moi.

—A la bonne heure, fit le baron, remettant les billets dans le porte-feuille.

Après un silence, li reprit :

—Et quand seras-tu mis en possession de ton héritage ?

—La chose peut aller très vite, m'a dit le notaire ; mais il faut aller là-bas : il y a certaines formalités à remplir, des signatures à donner.

—Comment, tu penses à faire ce voyage ? Mais, malade comme tu l'es, ce serait la pire des folies ; tu pourrais mourir en mer !

—C'est ce que je me dis. Pourtant, il faudra bien que je parte, à moins...

—A moins ?

—Que je ne trouve que l'un qui veuille bien aller pour moi à Philadelphie.

—Tu peux te faire remplacer ?

—Oui, par un mandataire ayant tous mes pouvoirs.

—S'il en est ainsi, mon cher Ludovic, et, si tu le veux bien, c'est moi qui serai ton mandataire.

—Vrai, tu partirais ?

—Dès demain.

—Eh bien, Raoul, j'avais pensé à toi, mais je n'osais pas te demander cela.

—Pourquoi ?

—T'arracher à tes amis, à tes plaisirs, à la vie parisienne loin de laquelle, m'as-tu dit souvent, tu ne pourrais vivre !

—Pour un ami, on doit savoir faire tous les sacrifices.

—Alors ?

—Je suis prêt à partir. Pour toi, mon cher Ludovic, j'irais au bout du monde ; je traverserais les contrées les plus inconnues, les plus sauvages, peuplées de cannibales.

—Mon cher Raoul, quel dévouement !

Ludovic de Mégrigny n'avait pas si bien appris à juger les hommes, à distinguer le faux du vrai qu'il le disait et se l'imaginait, puisqu'il croyait à l'amitié de de Simiane, qui n'aimait que sa précieuse personne et était un Tartufe de la plus belle eau.

Ludovic n'était rien moins qu'une sceptique et n'avait jamais été complètement un désillusionné. Quoi qu'il en eût dit, il croyait encore à bien des choses et n'avait point, comme le baron, perdu tout sens moral.

Il s'était amusé ; mais dans sa vie agitée, malgré tous les entraînements, ses bons sentiments ne s'étaient pas noyés dans la débauche.

Il n'était pas un dépravé.

Nature douce, honnête, confiante, pleine de franchise, et ayant l'esprit quelque peu naïf, il avait pu se laisser facilement tromper par un maître fourbe. Enfin, trop disposé à penser que les autres lui ressemblaient, la droiture et la loyauté qui étaient en lui se refusaient à soupçonner seulement la duplicité du baron. Aussi, ce dernier, par une suite de manœuvres habiles, avait su depuis longtemps l'amadouer et capter sa confiance.

Ce n'était pas, pour de Simiane, le moment de laisser diminuer cette confiance que Ludovic avait en lui ; il devait, au contraire, s'ingénier à la posséder d'une façon absolue, à la rendre aveugle. Certes, il pouvait se féliciter du rôle qu'il avait constamment joué auprès de Mégrigny.

Et, en y songeant, il se disait :

—C'est à croire, vraiment, que je flairais quelque chose, que je sentais venir cet héritage de la tante d'Amérique.

En s'offrant spontanément à aller représenter de Mégrigny à Philadelphie, le baron avait tout de suite pensé à ses propres intérêts, sans bien voir encore, toutefois, ce que sa qualité de mandataire pourrait lui rapporter.

Ce que Ludovic prenait pour un beau dévouement de Raoul n'était donc chez lui qu'un calcul de vénalité.

Malade, fatigué de corps et d'esprit comme il l'était, incapable de supporter la moindre préoccupation, de Mégrigny ne pourrait jamais s'occuper de son immense fortune ; il lui faudrait un autre lui-même pour manier ses millions. A qui confierait-il cette gérance ?

—A moi, pensait de Simiane, à moi, qui aurait été son mandataire à Philadelphie et qu'il investira d'un nouveau mandat plus complet. Comme il ne peut rien faire, absolument rien, et qu'il me faudra lui éviter toute fatigue, je me ferai donner les pouvoirs les plus étendus.

Et le baron qui comptait, non sans raison, sur la confiance que Ludovic avait mise en lui, sur sa faiblesse d'esprit et la domination qu'il saurait lui imposer, se voyait déjà, tripotant, à son gré et selon sa fantaisie, avec les beaux millions qui étaient encore en Amérique.

Ce n'était pas tout. A moins d'un miracle, — et le baron ne croyait pas aux miracles, — Ludovic n'avait pas longtemps à vivre, cinq ou six ans, tout au plus. Alors...

Le regard du baron s'enflammait, une sensation étrange le traversait et il se sentait comme pris de vertige.

S'absorbant dans une pensée unique, il cherchait à entrevoir la possibilité de s'emparer du magnifique héritage.

Cela présentait bien des difficultés ; mais n'était-il pas habitué, depuis longtemps, à se débattre au milieu de difficultés sans cesse renaissantes ?

Et, d'abord, Ludovic, n'ayant que des petits cousins au troisième ou quatrième degré, ne pouvait-il pas tester en sa faveur ? Seulement, étant donné l'esprit affaibli de de Mégrigny, il y avait des *aléas* à courir : la validité du testament pouvait être contestée, ne prétendrait-on pas qu'il aurait été extorqué et ne serait-il pas rigoureusement attaqué par les héritiers frustrés ?

Or, le baron savait d'avance qu'il n'aurait rien de bon à attendre d'un procès qui, forcément, serait scandaleux. A cause de son déplorable passé, l'opinion publique et les juges seraient contre lui.

Mais ne trouverait-il pas un autre moyen ? Pourquoi non, s'il cherchait bien ?

Quand il s'agit de mettre la main sur des millions, cela mérite qu'on se donne de la peine.

Le baron avait tout le temps de s'orienter, il n'y avait pas encore péril en la demeure. Il chercherait et, bien certainement il trouverait.

Il avait l'esprit inventif et l'imagination féconde. Est-ce que maintes fois, il n'avait pas su se tirer d'affaire, grâce à des combinaisons hardies et à des mouvements stratégiques habilement exécutés, digne d'un Machiavel ? D'ailleurs, comme tout lui était bon et qu'il devenait, quand il le voulait, un homme de ténèbres, il saurait, le moment venu, choisir entre telle ou telle machination ténébreuse.

Après son entrevue avec de Mégrigny, le baron était rentré chez lui, avait donné l'ordre à ses domestiques de répondre qu'il n'y était pas, à n'importe qui se présenterait, et s'était enfermé dans son appartement. Pendant tout le reste de la journée il avait pensé à Ludovic et plus encore à son héritage.

Nous venons de faire connaître dans leur ensemble les réflexions auxquelles il s'était livré, tout en répétant à chaque instant :

—Dix millions, dix millions !

Ce chiffre de dix millions l'étourdissait, faisait frémir sa chair, mettait comme du feu dans ses veines, enfin exerçait sur lui un effet magique.

Au moment de se coucher, il pensa tout à coup à sa sœur.

—Au fait, murmura-t-il, pourquoi pas ?

Et après un silence :

—Cela serait superbe !

Un double éclair sillonna son regard et sa bouche se tordit dans un rire étrange, satanique.

Le baron venait de trouver un rôle à faire jouer à Blanche de Simiane et de décider son entrée en scène.

Comme cela arrive toujours quand on a l'esprit surrexcité, la tête en ébullition, de Simiane eut un sommeil très agité, peuplé de rêves merveilleux et d'étranges cauchemars.

Il nageait avec délices au milieu d'une vaste mer jaune, dont toutes les gouttes d'eau se changeaient en pièce d'or ; les flots de cette mer, qui le soulevaient et le portaient à une grande hauteur, étaient autant d'amoncellements d'or gros comme des monagnes. De tous les côtés, de coquettes embarcations accouraient vers lui, toutes voiles au vent ou à grands coups d'avirons. Dans ces barques de formes diverses, depuis la nacelle et la gondole, jusqu'à la pirogue, il y avait des jeunes filles de toutes les nations du monde. Toutes étaient d'une beauté éblouissante et avaient une magnifique chevelure brune ou blonde, qui tombait sur ses épaules comme un long voile. Toutes ensemble, avec des regards langoureux, elles criaient :

—Le voilà, c'est lui, Raoul de Simiane, le dieu de !

Et, tendant leurs mains, elles criaient encore :

—Donne, donne ! Dieu de l'or, donne-nous de l'or !

Et lui, à pleines mains, jetait l'or aux belles filles et en remplissait les barques.

Le lendemain, quand de Mégrigny dit à Me Mabillon que c'était à son ami, le baron Raoul de Simiane, qu'il confiait la mission de le représenter à Philadelphie, le notaire fronça les sourcils.

Me Mabillon ignorait comment de Simiane s'était conduit envers Marie Soré : mais il était le meurtrier d'André Clavère et Me Mabillon savait qu'il avait une très mauvaise réputation et n'était estimé de personne. Il ne pouvait trouver que Ludovic eût eu la main heureuse en choisissant le baron pour remplir une mission de haute confiance.

Il crut devoir en faire l'observation.

— De Simiane vaut mieux que sa réputation, répliqua le jeune homme assez sèchement ; je le connais, je suis sûr de lui ; c'est un cœur dévoué, un ami sincère, le seul ami qui me soit resté fidèle, et j'ai en lui une entière confiance.

— C'est bien, monsieur de Mégrigny, dit le notaire, dissimulant sa contrariété ; n'ayant pas l'honneur de connaître personnellement M. le baron de Simiane, je pouvais me tromper, admettons que je n'ai rien dit. D'ailleurs, en la circonstance, je n'ai qu'à me conformer à votre volonté.

Le lendemain, de Mégrigny remit au baron de Simiane tous les papiers, signés et parafés, qui lui étaient nécessaires pour remplir sa mission, plus une lettre que Ludovic avait demandée à Me Mabillon, laquelle recommandait M. le baron Raoul de Simiane à l'officier ministériel de Philadelphie.

— C'est parfait, dit de Simiane, demain soir je quitterai Paris et après demain matin je n'embarquerai à Saint-Nazaire sur le paquebot en partance pour l'Amérique du Nord.

— Soit, si rien ne te retient.

— Rien, absolument. Demain, dans l'après-midi, je viendrai te prendre avec ma voiture, à une heure et demie et nous irons ensemble rue de Reuilly, au couvent où ma sœur a été élevée et où elle est encore. Je ne peux pas partir avant de l'avoir embrassée, cette chère petite.

— Petite ! fit de Mégrigny, quel âge a-t-elle donc ?

— Bientôt dix-sept ans.

— Alors, cette petite est une grande demoiselle ?

— Mon Dieu, oui, et bonne à marier, mon cher ; je m'occuperai de lui trouver un mari dès mon retour d'Amérique.

— C'est ton devoir de frère. Mais pourquoi désires-tu que j'aille demain avec toi au couvent de la rue de Reuilly ?

— Je veux te présenter à Blanche, que tu ne connais pas encore.

— C'est vrai ; mais je ne vois pas...

— Cette présentation est nécessaire pour que tu puisses me rendre un service d'ami que j'ai à te demander.

— Ah ! Et quel est ce service ?

— Pendant combien de temps serai-je éloigné de la France ? Nous ne saurions le dire, deux mois, peut-être trois. Eh bien, mon cher Ludovic, je veux tout simplement te prier de faire une visite à ma sœur, de temps à autre, pendant mon absence. Oh ! seulement une petite visite tous les quinze jours.

— Je ne peux pas te refuser cela. C'est bien, demain, je t'accompagnerai.

— Merci, cher ami ; comme cela, étant là-bas, je n'aurai aucune inquiétude au sujet de Blanche.

Le lendemain, entre deux et trois heures, Raoul et Ludovic se présentaient au pensionnat de Mlle Blanche, qui était une annexe du couvent des dames de Saint-Vincent. Ils furent reçus par la directrice de l'institution, qui fit aussitôt prévenir la jeune fille que son frère l'attendait au parloir.

— Madame la supérieure, dit de Simiane, après avoir présenté de Mégrigny, je suis un peu en retard avec vous et je vous prie de vouloir bien m'excuser de ne pas m'être acquitté plus tôt.

Et, sans attendre la réponse de la religieuse, il lui mit un billet de mille francs dans la main, en disant :

— Madame la supérieure, vous voudrez bien faire porter cette somme en compte.

— Il sera fait comme vous le désirez, monsieur le baron.

Une porte s'ouvrit et Blanche parut, les yeux pleins de lumière, le teint animé, fraîche comme une rose qui vient de s'épanouir, et délicieusement belle, en dépit de son costume de pensionnaire, qui ne parvenait pas à cacher, autant que les religieuses l'auraient voulu, peut-être, ses formes admirables et l'aristocratique élégance de sa taille.

Tout d'abord, un peu confuse à la vue d'un étranger, sa rougeur s'accroissait, ce qui, loin de nuire à sa radieuse beauté, en augmenta encore le charme. Mais ce ne fut qu'un instant d'intimidation. Après avoir salué gracieusement de Mégrigny, qui, étonné, ravi, l'enveloppait de son regard, elle se précipita au cou de son frère.

— Ah ! comme je suis heureuse de te voir ! lui dit-elle ; méchant, pourquoi viens-tu si rarement ?

Il avait été empêché ; il était si occupé ; sa vie était prise par mille et une choses.

C'était toujours ce qu'il lui disait.

Elle soupira.

Il lui présenta de Mégrigny, qui était, dit-il, son ami le plus intime.

Blanche salua de nouveau Ludovic, qui, tout à son admiration, ne put que balbutier quelques paroles banales.

Elle était vraiment heureuse de la visite de son frère, la pauvre jeune fille, si heureuse que, dans sa joie, si Raoul l'en eût priée, elle se serait aussi jetée au cou de Ludovic.

C'est qu'une visite de quelques instants était beaucoup pour elle, presque un événement. Elle lui apportait comme l'écho des choses du monde et l'air du dehors ; alors il lui semblait qu'elle sortait de cette atmosphère lourde dans laquelle elle se mouvait envahie par l'ennui. Il y avait pour elle, dans une visite, un soufre de gaieté, un rayon de soleil, qui traversait la monotonie énervante de son existence.

Depuis quelque temps Blanche s'ennuyait, elle s'ennuyait beaucoup. Comme toutes les jeunes filles, elle avait ses jolis rêves bleus et roses, qui lui donnaient une grande soif de liberté. Elle se trouvait bien avec ses institutrices qu'elle aimait et qui l'aimaient ; mais ce n'était plus assez pour elle, elle désirait autre chose. Quoi ? Elle n'aurait pas bien su le dire ; c'était si vague encore dans ses rêves.

La jeune fille innocente et naïve encore devenait femme. Elle aspirait à connaître ce monde que lui révélaient ses pensées, et elle se sentait trop serrée entre les murs du couvent. Oh ! comme ils étaient maintenant froids et sombres, ces grands murs, pareils à ceux d'une prison, qui lui fermaient les vastes horizons !

Mais elle avait cette pensée rassurante qu'elle n'était pas condamnée à toujours vivre ainsi, et que comme d'autres, qui avaient été ses amies au pensionnat, elle pourrait s'élaner à travers les grands espaces et sourire à l'avenir ensoleillé. Un jour, bientôt, sans doute, elle sortirait enfin du couvent pour n'y plus rentrer.

— Madame la supérieure, dit le baron, je vais faire un voyage qui me tiendra éloigné de la France peut-être pendant plusieurs mois.

— Vous allez partir, mon frère, pour plusieurs mois ! s'écria Blanche devenant subitement très triste.

— J'espère ne pas être plus de trois mois absent.

— Où donc allez-vous ?

— En Amérique, pour une affaire très importante.

— Et je vais être trois mois sans voir mon frère ! soupira la jeune fille.

— Madame la supérieure, reprit le baron, j'ai l'honneur de vous demander pour mon ami, M. de Mégrigny, l'autorisation de venir faire, de temps à autre, une visite à ma sœur.

La religieuse répondit gracieusement :

— Le parloir est ouvert aux parents et amis de nos jeunes filles le jeudi et le dimanche dans l'après-midi, chaque fois que M. de Mégrigny se présentera, il sera le bienvenu ; il pourra voir Mlle de Simiane et causer quelques instants avec elle.

—Je suis très honoré de l'autorisation que madame la supérieure veut bien m'accorder, et je lui en suis infiniment reconnaissant, dit de Mégrigny.

Blanche ébaucha un pâle sourire, en regardant Ludovic.

Assurément elle ne trouvait point qu'il fût le prince Charmant qu'elle avait entrevu dans un de ses rêves.

—Madame la supérieure, dit de Simiane, Blanche marche à grands pas vers ses dix-sept ans ; elle devra bientôt faire son entrée dans le monde.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir, et une jolie teinte rose reparut sur ses joues.

—Malgré tout le désir que j'aurais à vous la laisser encore, continua le baron, j'ai l'intention de la faire sortir du pensionnat aussitôt après mon retour d'Amérique.

Blanche ne poussa pas l'exclamation prête à lui échapper ; elle devait rester calme devant la religieuse ; mais ses yeux eurent un rayonnement de joie et ce qui restait encore de sa tristesse disparut.

—Monsieur le baron, répondit la supérieure, cela nous coûte toujours beaucoup de nous séparer d'une de nos enfants et ce sera pour nous une grande peine de voir Mlle Blanche nous quitter ; mais elle ne peut pas rester toujours avec nous, il faudra nous résigner à la voir partir ; c'est une des choses auxquelles nous devons constamment nous attendre avec nos élèves.

Au bout d'un instant, n'ayant plus rien à dire, Raoul et Ludovic se retirèrent. Ce dernier était songeur et restait sous le coup de la première impression que lui avait causée la sœur de son ami. Son cœur avait des battements depuis longtemps arrêtés et il sentait courir dans ses membres une chaleur douce et fortifiante, qui semblait vouloir passer dans ses veines et réchauffer son sang. Le baron, qui observait Ludovic, se disait :

—Il est sous le charme, le voilà pris, j'en étais sûr, cela devait être. Parbleu, je le connais, mon Mégrigny, il est toujours aussi prompt à s'enflammer ; est-ce qu'une belle fille comme ma sœur de devait pas s'emparer de lui du premier coup ? Il n'a jamais su résister à l'attrait de deux beaux yeux ! et il n'en a pas souvent rencontré des beaux yeux doux et caressants comme ceux de ma sœur ! Ah ! ah ! c'était une ingénue, une jeune fleur immaculée qu'il lui fallait pour le tirer de son engourdissement et, par une commotion, réveiller ses sentiments.

La voiture les emportait, brûlant le pavé.

—Eh bien, mon cher Ludovic, dit le baron, comment trouves-tu Blanche de Simiane ?

De Mégrigny sursauta.

—Charmante, adorable ! répondit-il ; je n'avais pas assez de mes yeux pour l'admirer ; je me grisais de la lumière pénétrante de son regard et de cet enivrant parfum d'innocence et de pureté qui se dégage de toute sa personne. Ah ! Raoul, jamais je n'ai été dans un pareil ravissement !

—Mais c'est de l'enthousiasme, cela.

—De l'enthousiasme, de l'exaltation, du délire, c'est tout ce que tu voudras.

—Diable, diable !

—Jamais, non, jamais, aucune jeune fille n'a produit en moi une impression semblable. Raoul, le regard troublant de ta sœur m'a bouleversé dans tout mon être.

Le baron se mit à rire. Puis, au bout d'un instant :

—Ludovic, dit-il d'un ton sérieux, ne va pas t'amuser à devenir amoureux de Blanche.

De Mégrigny tressaillit, regarda fixement Raoul et, secouant la tête :

—Je ne peux plus être amoureux, répliqua-t-il avec un accent de tristesse profonde.

VIII

BLANCHE SERA TA FEMME

De Simiane fut reçu à Philadelphie avec une froide politesse, mais en même temps avec tous les égards dus à un baron français muni des pouvoirs d'un archi-millionnaire.

Il remit à M. Pankrop, l'exécuteur testamentaire de Mme Moronval, la lettre de Me Mabilion, plaça sous ses yeux le mandat qui l'accréditait auprès de lui et déposa entre ses mains différents actes, lesquels, revêtus de toutes les signatures exigées par le code français, établissaient que Ludovic de Mégrigny était bien le neveu de Mme Moronval, désigné dans son testament, puisque, comme le disait le dit testament, il était le fils de Jean-Antoine de Mégrigny et de Honorine de Mégrigny née de Mathis, son épouse, tous deux décédés.

Les actes furent examinés et ses pouvoirs étant reconnus, le baron se mit à la disposition de M. Pankrop.

Les affaires de la succession marchèrent assez rapidement, malgré certaines difficultés qui restaient encore à aplaquer.

Le baron assista à plusieurs réunions et vacations où sa présence était jugée nécessaire ; il donna les signatures qui lui furent demandées ; enfin il remplit son mandat en conscience. Et si l'exécuteur testamentaire savait quelque chose de la conduite scandaleuse que le baron avait menée à Paris, il dut se dire qu'on avait beaucoup exagéré les choses et que le mandataire de M. de Mégrigny ne méritait pas absolument la mauvaise réputation qu'on lui avait faite.

Les immeubles étaient vendus et M. Pankrop encaissait toutes les sommes revenant à la succession, qu'il convertissait aussitôt en bonnes valeurs mobilières françaises.

Le baron n'allait pas tarder à retourner en France, et il se réjouissait d'y rentrer avec les millions de l'héritage. Mais il fut bien étonné, pour ne pas dire fort désappointé, quand on lui apprit que toutes les valeurs avaient été expédiées au notaire de Paris, qui en devait faire le dépôt à la banque de France, au nom de M. de Mégrigny. Quant au numéraire, — une somme qui dépassait deux millions, — il avait été versé à la banque de Philadelphie, et M. de Mégrigny, assisté du notaire, toucherait cette somme lui-même, en or français, à la banque Rothschild.

C'était ainsi, dit-on au baron, que les choses devaient être faites. De Simiane n'était pas content, mais que pouvait-il dire ? Il n'avait qu'à ne laisser trop voir sa mauvaise humeur.

Cependant, la veille de son départ de Philadelphie, M. Pankrop lui remit une lettre de change de cent cinquante mille francs payable à Paris, à la banque Franco-Américaine. Cette somme de cent cinquante mille francs était le reliquat de toutes les sommes encaissées au compte de la succession pour l'exécuteur testamentaire.

Enfin le baron n'allait pas retourner en France sans rien emporter.

Il s'embarqua et se retrouva à Saint-Nazaire deux mois et vingt-deux jours après en être parti. On était à la mi-mai. Les frimas étaient fondus, la terre de France avait repris ses riches et belles parures, les oiseaux frileux étaient revenus et, déjà dans les buissons et les feuillages des arbres on entendait les joyeux gazouillements des nids.

Le baron ne s'amusa pas à faire l'école buissonnière le long des routes. Douze heures après avoir mis les pieds sur le sol de France, il tombait dans les bras de Ludovic, qu'il n'avait pas prévenu de son arrivée, mais qui l'embrassa avec effusion, manifestant ainsi la joie qu'il éprouvait de le revoir.

—Mon cher Raoul, dit Ludovic, grâce à toi, à ton activité, à ton dévouement, mes millions sont à la banque de France ; mais je ne peux pas les y laisser tous ; il y a une grosse somme en or qu'il va falloir employer. Comment ? J'ai essayé d'y songer, mais j'ai si peu d'idées. La tête est toujours faible et, tu le vois, le corps n'est pas dans un meilleur état. J'attendais ton retour avec impatience, car plus que jamais je vais avoir

besoin des conseils de ton amitié, de ton dévouement, de tes services.

—Tu sais bien que je suis tout à toi, que je t'appartiens corps et âme.

—Eh bien, qu'est-ce que nous allons faire ? Je ne croyais pas qu'une grande fortune fût aussi embarrassante.

—Allons donc, tu sauras bien t'en arranger.

—Oui, si, comme en Amérique, tu te mets en mon lieu et place.

—C'est entendu ; mais il me faudra de nouveaux pouvoirs.

—Je te les donnerai.

—Alors tout ira bien. Tout d'abord, nous allons nous occuper de remonter ta maison. Tu ne peux plus rester dans cet appartement, qui n'est plus ce qui convient à un millionnaire.

—C'est ce que je me suis dit. Si je pouvais racheter mon petit hôtel de la rue Blanche.

—Laisse donc ton hôtel à celui qui l'occupe maintenant ; c'est trop modeste pour toi ; nous trouverons beaucoup mieux que cela dans ce nouveau et beau quartier que traversent les avenues Niel, de Villiers, de Wagram, la rue de Courcelles, les boulevards Péreire, Bineau, et qui s'étend dans tout l'ancien parc de Neuilly. C'est de ce côté, en dehors des murs de la ville, que se porte le Tout Paris élégant et riche. Il y a là des hôtels superbes. Sois tranquille, nous te trouverons une magnifique demeure qui ne laissera rien à désirer : belles écuries et remises, jardin spacieux, grands ombrages. Un tapisserie que je connais, te meublera ton hôtel richement, et dans les goûts du jour.

Plus tard, quand tu auras recouvré la santé, il te faudra aussi une résidence d'été avec plaines et bois bien peuplés pour le plaisir de la chasse.

Ludovic sourit tristement.

—Il y a partout des châteaux à vendre, continua le baron, nous trouverons facilement à acheter un superbe domaine, plus ou moins loin de Paris, selon qu'il te plaira.

Mais nous avons le temps de parler du domaine, pensons d'abord à ce qui presse le plus : ton installation à Paris dont je vais m'occuper sans retard.

—Oui, mon cher Raoul.

—Il est bien entendu que tu t'en rapportes entièrement à moi, que j'aurai carte blanche ?

—Puisque je te donnerai tous pouvoirs d'agir en mon nom !

—C'est juste, mon cher Ludovic ; on ne peut pas mieux dire.

A propos, j'ai une lettre de change, payable à Paris, qu'on m'a remise à Philadelphie, comme un reçu, bien entendu. La voici ; elle est de cent cinquante mille francs.

—Eh bien, Raoul, tu toucheras cette somme.

—Je ne demande pas mieux ; mais pour que je puisse recevoir la somme moi-même, il faut que la lettre de change soit passée à mon ordre. Tiens, voilà l'encre et voici une plume.

Ludovic ayant écrit : Payez à l'ordre de, etc... le baron remit la lettre de change dans son portefeuille.

—Je t'apporterai la somme, dit-il.

—Cela n'est point pressé, plus tard ; nous reparlerons de ces cent cinquante mille francs quand nous réglerons nos comptes.

—Hein, nos comptes ? fit de Simiane.

—Sans doute ; ne suis-je pas déjà ton débiteur et ne vas-tu pas encore être forcé de faire de nouvelles dépenses pour moi ?

—Oh ! Ludovic, répliqua le baron d'un ton de reproche, est-ce qu'un ami comme moi fait payer ses services ?

—Mon cher Raoul, je connais ton désintéressement ; mais je sais ce que j'ai à faire. On ne paie pas les services et le dévouement d'un ami, on les récompense.

—Avec toi, mon cher Ludovic, répondit le baron d'une voix mielleuse, il est impossible d'avoir le dernier mot.

Tout bas il se disait :

—En attendant mieux, je tiens déjà cent cinquante mille francs.

Après un bout de silence, il reprit :

—Si tu le veux bien, Ludovic, nous parlerons d'autre chose.

—Oui, parlons d'autre chose, dit de Mégrigny, qui sembla se ranimer ; vois-tu, toutes ces questions d'affaires et d'argent me fatiguent.

—Eh bien, cher ami, donne-moi des nouvelles de ma sœur.

Une lueur éclaira le regard éteint de Ludovic.

—Mon cher Raoul, répondit-il d'une voix qui sortait de son atonie, j'ai à peine entendu tout ce que tu m'as dit tout à l'heure ; je ne pensais qu'à Mlle Blanche et à te parler d'elle. Mlle de Simiane se porte à merveille ; quelle saine santé. Comme c'est beau la jeunesse dans son radieux épanouissement ! En elle, tout rayonne, elle a le soleil dans les yeux !

De Simiane sourit.

—Alors, fit-il, tu es allé la voir quelquefois ?

—Je n'ai pas laissé passer une semaine sans qu'elle eût ma visite.

—Tu y as mis du dévouement.

—Non, c'était un plaisir, un doux plaisir, le seul que je puisse goûter encore.

—Que te disait elle ?

—Elle n'est pas causeuse ; cela se comprend, une enfant si jeune et qui ne sait rien encore de la vie ! Mais si elle parle peu, j'ai pu deviner qu'elle réfléchissait beaucoup. Dans cette jolie tête de jeune fille, il y a un monde de pensées. Elle était gênée avec moi, elle me connaît depuis si peu de temps ! Elle m'écueillait avec une grâce charmante, le sourire sur les lèvres ; et quel sourire ! les anges seuls peuvent en avoir de pareils !

Si peu causeuse qu'elle soit, nous parlions de toi. Dame, nous ne pouvions guère avoir une autre sujet de conversation. Elle t'aime beaucoup. Te sachant parti pour trois mois, elle compte les jours et attend : mais on voit qu'elle est impatiente de te revoir. Sans qu'elle m'en ait rien dit, j'ai compris qu'elle se souvenait de tes paroles et espérait que tu la retirerais du pensionnat, comme tu lui en as fait la promesse, dès que tu serais de retour à Paris.

—C'est toujours mon intention.

—Va-t-elle être heureuse, la chère enfant !

—Et comme je te l'ai dit, je lui chercherai un mari.

De Mégrigny resta un instant la tête baissée, comme accablé ; puis se redressant brusquement :

—Écoute, Raoul, dit-il, écoute : tu sais quelle impression ta cœur a produite sur moi la première fois que je l'ai vue ; eh bien, loin de s'effacer, cette première impression est devenue de plus en plus vive à chacune de mes visites.

Le baron eut un nouveau sourire d'une expression indéfinissable.

Ludovic poursuivit :

—« Ne va pas t'amuser à devenir amoureux de Blanche, » m'as-tu dit sur le ton de la plaisanterie.

Ah ! Raoul, tu ne savais pas si bien dire ; et moi je ne croyais pas, je ne pouvais pas croire que cela pût arriver. Moi, une chose écroulée, détruite, une ruine ; moi, âgé de trente ans et déjà un vieillard, moi, devenir amoureux ! Est-ce que c'était possible ? Eh bien, oui, c'était possible, et la chose est arrivée. Raoul, l'amour s'est emparée de moi avec une violence extraordinaire ; j'aime Mlle de Simiane, je l'aime comme je n'ai jamais aimé, je l'adore !

—Que me racontes-tu là ! exclama le baron jouant la stupefaction.

—Raoul, ne te hâte pas de me dire que je suis un insensé : je t'en prie, laisse-moi continuer.

—Mais tu vois bien que je t'écoute avec intérêt, et si ma surprise...

—Ta surprise, mon ami, est légitime et je la comprends. Oh ! toi aussi, tu me comprendras quand tu sauras quelle heureuse influence la sœur exerce sur ton ami. Quand je suis près d'elle, je reprends courage et ne mets à espérer ; il me sem-

ble que je sors de mon anéantissement et je retrouve toutes mes facultés. Sous le charme de son sourire d'une douceur angélique, sous la clarté de son regard limpide et pénétrant, qui contient je ne sais quel fluide magnétique, je me sens galvanisé ; le sang passe plus chaud dans mes artères, c'est la vie qui rentre en moi !

J'étais, tu le sais, dégoûté de vivre ; maintenant je ne veux plus mourir parce que, n'étant plus un désespéré, l'avenir s'élargit sous mes yeux et change d'aspect ; il m'apparaît plein de promesses, ensoleillé, avec des sourires et des joies ineffables. Et c'est ta sœur, Raoul, c'est ta sœur qui, en opérant ma transformation, a tout changé autour de moi. Il me semble que je reprends possession de ma jeunesse.

Oh ! mon ami, Blanche près de moi, ce serait tout : plus rien à désirer ni à envier puisque tous les bonheurs me seraient donnés à la fois.

Je serais ranimé par le timbre harmonieux de sa voix ; son regard si pur, si doux et en même temps si puissant sur moi, verserait à flots la vie dans tout mon être. Raoul, ne vois pas l'homme que je suis, mais l'homme que je serai. Rappelle toi ce que j'étais, il y a seulement six années ; tu me reverras ainsi. Je le sens, va, je ne suis pas si délabré, si épuisé que je ne puisse revenir à la santé et recouvrer toutes mes forces éteintes.

—J'en ai la conviction, mon cher Ludovic.

—Ah ! si je n'avais pas cet espoir, les millions de ma tante d'Amérique m'importeraient peu, car ce ne sont pas eux qui me donneraient la joie de vivre ; si je n'avais pas cet espoir, Raoul, je ne t'aurais point parlé comme je viens de le faire ; le secret de mon amour pour ta sœur serait resté enseveli au fond de mon cœur. Enfin, c'est parce que j'ai cet espoir et que je ne redoute pas d'unir ma destinée à celle de ta sœur, que j'ai l'honneur de te demander la main de Mlle Blanche de Simiane.

De Mégrigny s'était levé et craintif, il regardait le baron, cherchant à deviner dans le jeu de sa physionomie la réponse qu'il allait lui faire.

De Simiane avait l'air de réfléchir profondément.

—Eh bien ? fit Ludovic anxieux.

—Mon cher ami, répondit enfin le baron, dès que tu as commencé à me parler de Blanche, j'ai deviné la conclusion de ton discours ; ma grande amitié pour toi ne peut te laisser aucun doute sur mon désir de voir se resserrer encore les liens qui nous unissent. Cependant, je crois devoir te faire observer que tu es immensément riche et que Blanche...

—La fortune n'est rien, entends-tu, rien ? interrompit vivement de Mégrigny ; si mes millions pouvaient être un obstacle à cette union de laquelle j'attends ma résurrection, je les renverrais d'où ils viennent.

—Tu n'ignores pas, reprit le baron, dans quelle situation je me suis trouvé avant et après la mort de ma mère, il m'a fallu contenter la rapacité de mes terribles créanciers, et si je devais aujourd'hui rendre des comptes à ma sœur et même lui donner une dot, je serais mis dans un embarras dont je ne pourrais peut-être pas sortir.

De Mégrigny haussa les épaules.

—Comment, dit-il, peux-tu craindre que je te crée des embarras ? Est-ce que je m'occupe de ce que possède Mlle de Simiane ? est-ce que je pense à demander une dot ? Ne suis-je pas assez riche pour elle et pour moi ? Une dot ! S'il lui en faut une, je la lui donnerai, moi, en prenant un million sur ma fortune.

De Simiane saisit la main de Ludovic.

—Cher et généreux ami ! prononça-t-il d'une voix attendrie.

—Mlle de Simiane, reprit de Mégrigny avec feu, est un trésor qui vaut tous les millions du monde ; c'est ce trésor, ce trésor unique que je désire posséder.

Mais, continua-t-il, devenant subitement soucieux et inquiet, Mlle Blanche consentira-t-elle à devenir ma femme ?

—Pourquoi ne consentirait-elle pas ?

—Ah ! pourquoi, fit Ludovic en secouant tristement la tête.

Tiens, je me regarde dans cette glace et je me sens traversé par un frisson de crainte. Hélas ! je ne vois en moi rien de séduisant, rien qui puisse répondre à ces jolis rêves que font toutes les jeunes filles, et au milieu desquels apparaît toujours un beau jeune homme de tournure élégante et riche de santé.

—Mon cher ami, répliqua le baron, Blanche est un enfant sérieuse et réfléchi, qui ne ressemble pas à tant d'autres jeunes filles évaporées et frivoles ; elle placera les qualités du cœur de son futur époux bien au-dessus de ses avantages physiques. Tu n'as aucune crainte à avoir, tu plairas à Blanche, j'en suis certain ; je n'aurai même pas à plaider ta cause. Tu peux donc être absolument tranquille : Blanche sera ta femme.

Le lendemain les deux amis allèrent voir la jeune fille.

Le baron annonça à sa sœur qu'elle n'avait plus que quinze jours à rester au pensionnat.

—Je suis bien heureuse ! dit-elle tout bas à son frère en l'embrassant.

Elle n'avait pas besoin de dire qu'elle était heureuse, la chère petite, on le voyait à la joie qui éclatait dans son regard. Sortir du couvent, c'était pour elle sortir d'un sépulcre.

Le baron n'eut pas seul le bénéfice de la joie qu'éprouvait sa sœur, de Mégrigny en eut sa part. Blanche lui parla très gracieusement et avec une grande amabilité. Il n'en fallait pas davantage pour que Ludovic se sentit transporté au septième ciel. Il faut si peu pour contenter les amoureux et ils sont si prompts à s'illusionner.

La jeune fille dit à son frère :

—J'ai été très heureuse des visites que M. de Mégrigny a bien voulu me faire et je lui en garde dans mon cœur une vive reconnaissance.

—Oh ! mademoiselle, dit Ludovic palpitant d'émotion, vous me rendez très heureux moi-même en disant que vous avez éprouvé quelque plaisir à recevoir mes visites. Mais ce n'est pas assez pour moi de vous avoir procuré quelques instants de distraction, c'est le bonheur pour toute la vie que je voudrais pouvoir vous donner.

Blanche, qui ne comprit pas le sous-entendu de ces paroles, eut un adorable sourire pour remercier Ludovic.

Celui-ci, ébloui, enivré, saisit la main de la jeune fille et la porta à ses lèvres.

C'était un peu hardi dans le parler d'un couvent ; mais Blanche ne fit point cette remarque, pas plus qu'elle ne s'aperçut de l'espèce d'affolement dans lequel elle avait mis de Mégrigny.

Elle eut un nouveau sourire, non moins adorable que le premier, qui acheva de bouleverser le pauvre amoureux.

Si, à cet instant, une religieuse ne fût pas entrée dans le parler, il serait tombé aux genoux de la jeune fille et, éperdu, il lui aurait crié :

—Blanche, je vous aime, je vous adore, vous m'avez rendu fou d'amour !

—Mon cher, lui dit le baron à l'oreille, tu ne t'observes pas assez, prends garde !

Raoul échangea encore quelques paroles avec sa sœur et les visiteurs se retirèrent.

—Je n'ai pas bien compris les paroles que tu m'as glissées à l'oreille, dit de Mégrigny quand ils furent sortis de la maison, quelle recommandation m'as-tu faite ?

—Je t'ai dit de prendre garde.

—A quoi ?

—A ne point travailler toi-même contre tes projets ; je t'ai vu prêt à commettre une sottise ; en amour, mon cher, comme en beaucoup d'autres choses, il ne faut point aller trop vite ; une jeune fille s'effarouche aisément ; je connais Blanche ; avec elle, plus encore qu'avec une autre, il faut avec précautions, patienter, savoir attendre. Donc, ne brusquons rien afin de ne pas compromettre notre succès.

De Mégrigny laissa échapper comme une plainte.

—Avant tout, continua le baron, il faut que Blanche soit préparée à t'écouter ; tu sais que tu peux compter sur ton ami,

laisse-t-oi faire. Je te l'ai dit et je le répète, Blanche sera ta femme.

—Et si elle ne m'aime pas ?

—Elle t'aimera.

—Pourtant.

—Elle t'aimera, te dis-je, il faut qu'elle t'aime !

Quand elle se retrouva seule, Blanche murmura :

—Plus que quinze jours ! et après...

Un sourire intraduisible se dessina sur ses lèvres roses et vint éclairer sa douce physionomie.

Debout devant la fenêtre ouverte, respirant avec délice l'air qu'embaumaient les fleurs du jardin, son regard se perdit dans l'infini, comme si elle avait voulu qu'il accompagnât le vol rapide de ses pensées.

Après ! Que de choses ce mot voulait dire.

C'était le rêve devenant la réalité.

C'était l'avenir s'ouvrant enfin, large, devant elle, et souriant à ses aspirations. C'était le mouvement de la vie auquel elle se trouverait mêlée. C'était la satisfaction donnée à tous ses désirs. C'était l'inconnu, si souvent redoutable, mais qui ne l'effrayait point, car elle se sentait, au contraire, irrésistiblement attirée vers lui. C'était voir et connaître. C'était... elle ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir tout ce que c'était, ni même le soupçonner. Enfin, ce n'était plus le couvent, c'était le monde...

Elle ramena son regard sur les objets qui l'entouraient, puis s'étant assise, lentement sa tête charmante s'inclina sur sa poitrine et elle resta songeuse.

A quoi songait-elle ? Eh ! mon Dieu, à quoi songent les jeunes filles dans le silence et le calme de la solitude ? Toujours à l'avenir, c'est-à-dire à toutes les choses rêvées.

C'était à cela que Blanche songait ; et dans cet avenir dont elle soulevait le voile et au milieu de tant de choses rêvées, elle plaçait un grand et beau jeune homme de tournure élégante, de manières distinguées, à la voix harmonieuse, au sourire doux et triste, au regard tendre et rêveur, ayant le haut et large front d'un penseur.

Oh ! ce n'était pas une image créée par son imagination, entrevue dans un rêve et souvent évoquée, qui se présentait à elle. Ce beau jeune homme elle l'avait vu, elle le connaissait.

Plusieurs fois il était venu au pensionnat, accompagnant le père et la mère de deux élèves, les deux sœurs, l'une âgée de douze ans, l'autre de dix ans, qui étaient ses petites cousines.

La première fois qu'il avait vu Blanche au parloir dont, ce jour-là, elle avait la garde, il l'avait tout de suite remarquée et souvent regardée, furtivement, séduit par sa grâce, sa distinction, son air candide, plus encore que par sa beauté.

Deux fois de suite le regard de la jeune fille avait rencontré celui du jeune homme et elle avait senti comme une flamme pénétrer en elle. Une sensation étrange, jusqu'alors inconnue, mais qui n'avait rien de douloureux, au contraire, avait fait battre son cœur et monter le rouge à son front.

Cette impression se serait peut-être effacée ; mais elle avait revu le jeune homme et chaque fois, sous son regard ardent, elle s'était sentie troublée et toute palpitante.

Le jeudi, quand le temps le permettait, les élèves étaient conduites à la promenade. Or, un jeudi et un autre encore, le jeune homme s'était trouvé dans une allée du bois de Vincennes sur le passage de ces demoiselles, et Blanche avait très bien vu avec quelle avidité ses yeux la cherchaient dans les rangs, parmi ses compagnes, et très bien vu aussi l'expression de bonheur que prenait sa physionomie dès que son regard avait rencontré le sien.

—Il pense à moi, s'était-elle dit.

Et toute frémissante d'émotion, elle avait ajouté :

—Il m'aime !

Si naïve et si innocente que soit une jeune fille, il est des choses qu'elle devine aisément. Blanche ne se trompait pas ; elle était aimée, ardemment aimée.

Cette découverte en amena une autre : la jeune fille comprit que ce qu'elle éprouvait n'était pas autre chose que les émotions de l'amour qui s'était emparé de son cœur.

Blanche ne se demanda point s'il était digne d'elle, si, faisant appel à sa raison, elle ne devait pas se défendre contre elle-même ; aucune pensée triste ne vint assombrir les rayonnements de son âme. Elle aimait, elle se sentait aimée, elle s'abandonna tout entière à son ravissement.

Jamais une parole n'avait été échangée entre eux. A quoi bon ? Est-ce que les regards des amoureux n'ont pas assez d'éloquence ?

Cependant, malgré tout ce qu'il avait pu lire dans les yeux de Mlle de Simiane, le jeune homme s'était demandé s'il était réellement aimé.

Quand il s'agit de sentiment, des choses du cœur, la perspicacité de la femme est de beaucoup supérieure à celle de l'homme.

Quand Blanche avait si bien su comprendre qu'elle était aimée, le jeune homme n'avait pu acquérir la même certitude. Il doutait. C'est que la jeune fille, timidement réservée, ne s'était pas laissée complètement deviner.

Chez la jeune fille, comme chez toutes les femmes, d'ailleurs, il y a toujours des choses cachées au fond du cœur que le plus fin observateur n'arrive pas à découvrir. Et puis l'amour sincère, l'amour vrai ne sait pas se défendre contre la crainte et le doute.

Blanche avait entendu appeler le jeune homme Henri.

Plus tard, en interrogeant une des petites cousines, elle avait appris qu'il se nommait de Bierle.

Un autre jour elle avait demandé :

—Que fait-il, M. Henri ?

—Il écrit, répondit la fillette.

—Ah ! il écrit ?

—Oui, c'est un poète.

Ce titre de poète donné à Henri mit en travail l'imagination ardente de Blanche. Il était poète, c'est-à-dire un homme au-dessus des autres ; chauffant son enthousiasme, elle le voyait s'élever, grandir, devenir un Victor Hugo, un Lamartine, un de Musset ; elle le plaçait sur un piédestal, posait sur son front l'auréole du génie, et, près de lui, triomphante, elle s'enveloppa dans le rayonnement de sa gloire.

Depuis qu'elle l'avait vu la dernière fois, trois mois s'étaient écoulés ; mais elle était sans inquiétude. Elle savait, toujours par la petite cousine, qu'il n'était pas à Paris.

Appartenant à la rédaction d'un grand journal parisien, son directeur l'avait envoyé en Algérie où il écrivait, sur notre grande colonie africaine, une série d'études, prises sur le vif, qu'il envoyait au journal. Mais il allait bientôt revenir.

Et bientôt aussi, dans quinze jours, Blanche allait quitter le pensionnat.

Elle était si pleine de confiance en l'avenir qu'elle avait rêvé, qu'elle s'était fait, selon les aspirations de son âme, qu'aucune crainte ne venait troubler la quiétude de son esprit, se mêler à sa joie.

Elle ne pensait point, la chère petite, qu'elle pût être, pour toujours, séparée de Henri, que c'était fini, qu'elle ne le reverrait plus.

Non, elle n'avait point de ses idées-là. Quelque chose lui disait qu'il saurait bien la retrouver. Oui, ils se reverraient bientôt. Alors tous ses rêves deviendraient la réalité.

Blanche croyait au dieu des amoureux.

FIN DE LA HUITIÈME SÉRIE

La neuvième série a pour titre :

BONHEUR PERDU

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges, les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

OCCASION I

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverture toile, dos doré, enfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE.

*Fermiers de la circulation,***516 RUE CRAIG, Montreal.****LE CHEMIN DES LARMES****Le Plus Beau Roman de Nos Jours.**

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

LE CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, Montréal.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
 Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel 40c.
 Poésies de Lamartine, L. Barroilhot 60
 Heures de Réverie, L. Gastinel 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
 Portrait, M. de Barrival
 Paquerette, C. Michaud
 La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
 Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand
 L'Alcyon, Victor Massé
 Le Jeune Poète, A. de Longperrier
 La Louange de Sylvio, Emile Durand
 Reines des Fleurs, A. Reichenardt
 L'Étoile du Matin, P. Souillé
 Le Vieux Chêne, F. Godefroid
 Doux Reveil, D. F. E. Aubor
 Le Rêve Etoilé, Emile Durand
 Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
 Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
 Un Rêve de Carnaval, V. Mela
 La Jonque des Amants, A. Gouzien
 Nanette, Victor Masse.
 Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
 Chanson de la Réverie, A. Kottenus
 Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé
 Aubade, Victor Hugo
 Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
 Mourir ou se Vanger, M. Am. Buslon
 Chemin Faisant, E. Boulanger
 La Belle Toscane, L. Gordiniani
 Un Premier Amour, F. Béraut
 Le Reveil de l'Italie, T. Ritter
 La Pauvre Marie, A. Barbier
 Mandoline, Victor Massé
 L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
 Frère et Sœur, Henri Pottier
 La Jeune Fille et l'Écho, L. Gallard
 O Salutaris, A. de L. Grimoard
 6 Mélodies, C. M. de Weber.
 Le Palanquin, Emile Durand
 Une Nuit de Mai, J. J. Massé

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

Rantan la Tulipe, L. Varnoy
 Fanfreluche, L. Sorpetto
 Dix Jours aux Pyrénées, L. Varnoy
 La Fête Dieu, F. Boissière
 Les Petits Mousquetaires, L. Varnoy
 Le Roi Carotte, J. Offenbach
 Le Tour du Monde, F. Boissière
 Chanson de la Cosaque, Horv
 Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
 Carême et Blou, Ch. Lecocq
 Le Père la Mine, G. Chidone

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lollèvre... 20c.
 Menuet Favori, par Mozart..... 20
 Célèbre Menuet, par Boccherini..... 25
 Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10
 Petit Menuet, Julio Amotony..... 15
 Menuet sentimental, Chas. Noustedt..... 20
 Menuet Favori, E. Nollet..... 20

MARCHES

Petit marche Fantaisiste, par René Lollèvre 15c.
 Marche Funèbre, par Chopin..... 25
 Bagatelles, par Mathieu-Manilangis..... 20
 La Marche du Régiment, Carman..... 15
 Marche Funèbre, Chopin..... 20
 Dénû de Cavalier, par G. Michouze..... 25

GALOPS

For Evor, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c
 Ventre-à-Terre, par F. Chardon..... 25

VALSES

Valses Célèbres, par Beethoven..... 35c.
 Exposition Paris, par Félix Gillès..... 15
 Edison, par A. de la Gravelière..... 30
 Eiffel, par Jules Vasseur..... 25
 Valse Caprice, Marius Carman..... 20
 Valse No. 1, F. Chopin..... 20
 Blanches Colombes, par E. T. Missler..... 20
 Yvonne, par G. Michouze..... 25
 L'Esquif, par Flammarion..... 25
 Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30
 Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bonnaud
 Souvenir du Prator, (Valse viennoise) par
 B. T. Missler..... 35
 Flois argentés, (Grande valse) par A. Coddés.
 Dans les Lilas, par J. Desmarquoy..... 35
 Réve d'Azur, par Gustave David..... 35
 Ciel Etouffé, par Gustave David..... 35
 Poésies des Belles Personnes, par Alfred Guillot
 Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par
 Arthur David..... 35
 L'Éclair de Rio, par Anatole Lantolme..... 35
 Hello du Nuit, par C. Biancard..... 35
 Guiana, (Valse Espagnole) par Richard Céré..... 35
 Fleur de Neige, par Noël Salars..... 35
 Algerie, (grande valse de salon) par E. Daniel
 Solidarité, par E. Doransart..... 40
 Perle d'Asie, par P. Rupès..... 40

POLKA

Victoria, par Louise Springaol..... 20c.
 La Tour Eiffel, par G. Strauss..... 25
 Le Pays des Fées, par G. Florentino..... 25
 Pantins et Ficelles, par Ch. Morelly..... 20
 Risetto, par P. D. Potors..... 25
 Le chant du Ruisseau, par I. Dessaux..... 15
 Hébé Polka, par L. Barinçon..... 15
 Alice de par J. Desmarquoy..... 25
 Polka des Chiens, par E. Léon..... 25
 Sens Dessus Dessous, par C. Fagès..... 25
 Polka des Étoiles, par P. Sauvères..... 25
 Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30
 Polka Marche, par P. Fauchoy..... 30
 Patati-Patata, par C. Fagès..... 35
 Polka des Zèbres, par Flamminio..... 35
 Brise de Mer, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

QUADRILLES

Les Lanclors, (le vrai quadrille) par G. Fanglor 25c
 Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par
 Léon Duflès..... 25
 Sauter-Mouton, (brillant) par C. Meyer..... 25
 La chasse au Mari, par Flamminio..... 25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciall..... 25c
 Célèbre Mazurka, par Chopin..... 25
 Première Mazurka de salon, par M. Jallou..... 30
 Volupté, par E. Poncot..... 30

POLKA - MAZURKA

Loup y es-tu, par A. de Verville..... 20c.
 Alsaco Lorrain, par Emile Dameron..... 25
 Brin d'Herbe, par J. Demarquoy..... 25
 L'Indiscrète, par Gustave David..... 35
 Miss Mary, par E. Daniel..... 35

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.
 Espanola, par A. Decq..... 20c.
 Heures de Solitude, par A. Mancaou..... 40
 Rondo, par Mozart..... 20
 Prélude, par Georges Zisso..... 15
 La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 20
 Gavotte, par Bach..... 15
 Boléro de la Gazza Ladra, par Rossini..... 20
 La Truite, par Gluck..... 15
 Scherzo, par Beethoven..... 20
 Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 30
 Barcarolle, par Mendelssohn..... 35
 Caquetage, par E. Cazanove..... 35
 2de Polonaise, par F. Guzman..... 50
 Sérénade du Gondolier, par E. Cazanove..... 35
 Uu Rêve d'Amour, C. de Bernardi..... 35
 Pompanco sans Paroles, par Mendelssohn..... 30
 Les Jeunes Atheniennes, par Sacchini..... 15
 Sauto ma Gazelle, par Henry Duvernoy..... 20
 Sérénade, par Schubert..... 20
 La Truite..... 20
 L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq 35
 Bravoura, (Gavotte) par Désiré Hoyborg..... 40
 Pastorale, par Georges Schmitt..... 25
 6me Nocturne, par Field..... 20
 Sérénade de Don Juan, par Mozart..... 20
 5me Nocturne, par Chopin..... 25
 Aubade, par Schumann..... 20
 3me Polonaise, par Chopin..... 25
 Prem or Prélude, par Bach..... 25
 Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini..... 25
 Vieille Chanson, par Ch. Noustedt..... 25
 Appassionata, par Julien Quignard..... 35
 Castor et Pollux, par Rameau..... 10
 2me Nocturne, par Chopin..... 25
 Romance sans Paroles, par L. Ratz..... 25
 Le Polcheudo, G. Garibaldi..... 15
 Le Tambour, "..... 15
 Le Filre, "..... 15
 Le Pistolet, "..... 15
 Le Pantin, "..... 15
 Chansons d'autrefois, M. Carman..... 15
 Danse du XVIIIe siècle, "..... 15
 Fête Bretonne, "..... 15
 Menuetto Capriccioso, "..... 15
 Scherzettino, "..... 15
 Feuille d'Album, Jules Schulhoff..... 15
 Don Juan, J. Rummel..... 20
 Bellavario, "..... 20
 Eute Enchantée, "..... 20
 Solitude, "..... 20
 Troisième Idylle, Chas. Noustedt..... 20
 Berceuse, J. O'Kelly..... 20
 L'Automne, Mec. Decourcello..... 20
 Dors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman 20
 Dernière Pensée, par Weber..... 20
 Frappe moi, (extrait de Don Juan) par Mozart 25
 Prière de Moïse, par Rossini..... 25
 L'Adieu, par R. Schumann..... 25
 Le Printemps, (Romance sans paroles) Mon-
 dolssohn..... 40
 Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq..... 35

WALTZES

Cagliostro, Straus..... 20c.
 Vienna Children, Straus..... 20
 Boccaccio, Suppe..... 10
 Flowers of Spring, Reissiger..... 10
 Perl, C. d'Albert..... 10
 Estimation, Léon..... 10
 Lallah, Amanda Kennedy..... 10
 Little Daisy, Richard Stahl..... 10

POUR LE BANJO @ 10 CTS

Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
 Black Tulip, F. H. Gruendler

SCOTTISHES @ 10 CTS

Ella, F. Livingston
 Manola, Woodlawn
 All around the world, Warren

DUOS @ 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow
 Valse Mignonne, do
 Quadrille, do
 See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
 Parade March, Josef Low
 Stéphanie, G. E. Jackson
 Caprice Menuet, R. de Vilbac
 Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
 Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

Always Gallant, P. Fahrbach
 Farowell, T. H. Klein
 Fun of the Roller Skates, F. A. Jowell
 The Little Bell, Hamilton
 Starry Eyes, F. A. Jowell
 Fleurette, L. Gobbaerts
 Adrienne, Amanda Kennedy
 Addie, Sampson
 The Sailor Boy, Jowell
 Bella Bocca, Waldteufel
 St. Botolph, N. K. Bacon
 Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

Self Reliance, E. J. Steward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

Palmetto, Ethridge

GALOP @ 10 CTS

Morac, Amanda Kennedy
 Dancing on Our Yacht, Poller
 Galop, E. Audran
 Light Baggag, Pletko
 Cambridge Potty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

A Strange Country, G. Lango
 Scarsboro Dreams, Wolf
 Carnation, H. Lichner
 Chimes of Normandy, Young
 Organ Voluntary, Rink
 Caprice de Grogli, (Gavotte) Lou Dinsmore
 Frammorel, Shumann
 Holiday Morning, Hitz
 Lohengrin, Leybach
 Mexican Sonorade, Otto Langoy
 Pizzicati from Sylvia, Leo Dolbos
 The Maid from the Highlands, Lango
 Candor, Heller
 Last Rose of Summer, G. E. Jackson
 Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michaels
 Funeral March, T. H. Klein
 Sullivan's Grand March, Bowon
 Strogoff, M. Strogoff
 Wedding, Mendelssohn
 White Elephant, J. W. Wheeler
 Watch on the Rhine, Herman
 Fatinitza, Suppe
 Foul's, do
 Minnhaha, E. A. Jowell
 Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
 Janson, Amanda Kennedy
 Jumble, V. D. Dygort
 Jolly Tar, Moul
 Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ENGLAIS @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. Linley
 The Blue and the Gray, by F. M. Finch
 The Golden Shore, by A. S. Gatty
 The Robin Redbreast, by Lovey
 The Do, upon the I, by J. Albert Snow
 The Bridge, by Carow
 The North Wind, by Gatty
 The Dream of a Violet, by Roekkel
 The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
 The Man and the Bee, by C. F. Horn
 The Clang of the Wood's Shoon, by J. L. Molloy
 The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz
 What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper
 When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
 When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
 Watchman, tell us of the Night, by Gounod
 Annie O' the Banks O' Dee, by S. Glover
 You never miss the water till the well runs dry,
 A Summer Shower, by Marzials (by Howard
 A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana's
 By the Blue Sea, by Smart
 Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
 Come Ye Disconsolate, by D. Dutton
 Call me Thine Own, by Halovey
 Cradle Song, by Mendelssohn
 A Christmas Carol, by J. H. Snow
 Coming thro' the Rye, by Scotch
 Fading, by C. H. Gabriel
 For He's gone and married Yum-Yum
 Good Night, by Clendon
 Good bye, dear love, by Pinsuti
 Home, sweet home, by Bishop
 How are you, by J. H. Snow
 Heart Whispers, by Abt
 Home so Blest, by F. Abt
 Harp of the Winds, by Abt
 It never comes again, by R. Stahl
 I dreamt I dwelt in Marble Hall, by Balfo
 I wander'd by the Brook side, by James Hino
 Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
 Janet's Choice, by Claribel
 Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
 Land of Rest, by Pinsuti
 My Mind and Heart, F. Van Beck
 My love beyond the Sea, by Sullivan
 See how it Sparkles, by Lecocq
 Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.
 Sing hey, the merry Maiden and the Tar,
 Swell Song, by H. C. Talbert (by Sullivan
 Scenes that are Brightest, by Wallace
 Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
 Remember your Mother, by M. Hennessy
 Pity the Poor, by J. J. Sawyer
 Pity Me, by J. T. Patterson
 Out on the Rocks, by Doll
 Oft in the Silly Night, by T. Moore
 One of the Finest, by Gus Williams
 Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
 Other Days, by W. M. Donnelly
 Over the Garden Wall, by Harry Hunter
 Only the Night Wind Sings Alone, by Sulliva



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMÈDE.
 1
 LL. MANS, PLYMOUTH, Co. Ia., mai 1889.

J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonique du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BORNHORST.

UN BIEN MAUVAIS CAS.
 274 RUE ST-PAUL, MONTREAL, mars 1891.

Un jeune homme de 32 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, après avoir fait essai en vain de tous les autres remèdes, il s'est parfaitement guéri. N. QUINTAL.

West LEYDEN, N.-Y., 12 mars 1891.

Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce fameux remède opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAN.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
 À Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. - seulement - 15 c.

17 c. - par la poste - 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix. Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 Cts.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

- Liste des numeros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents
- Le Banquier des Pirates, 1ro série.
 - L'Archipel en feu, 2o série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoies.
 - La Rosa Blanche, 1ro série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, (2o série)
 - Le Pêcheur de Perles, 1ro série
 - Les Frères de la Cote, 2o série
 - Les Volours de Chevaux, 1ro série
 - La Chasse aux brigands, 2o série
 - Le Peau Rouge, 3o série
 - Le Crime de Pierroite, 1ro série
 - La Révélation, 2o série
 - Colomba 1ro série
 - La Vengeance Corse, 2o série
 - Le Fou Yegof, 1ro série
 - L'Invasion, 2o série
 - Le combat de Falkenstein, 3o série
 - L'Honnête Criminel
 - Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1ro série
 - Bon sang ne peut mentir, 2o série
 - Valérie 3o série
 - L'Héritage Fatal, 1ro série
 - Le Jettatore, 2o série
 - La Jeune Indienne, 1ro série
 - Partie pour le Canada, 2me série
 - Les Chevalliers de l'As du Piqua, 1ro
 - La Fille de Margarod, 2e série [série]
 - Le Diamant Caché, 1e série
 - Camille, 2e série
 - Le Testament du Commandeur, 3e
 - Une Famille Corse (série)
 - La mort de Pierre Duvernavy, 1ro série
 - La Folle, 2o série
 - Le Sacrifice de Germaine, 3o série
 - La Vengeance, 4o série
 - La Justice de Dieu, 5o série
 - Ginévra
 - La Chasse à l'Héritage, 1ro série
 - Le bal Masqué, 2o série
 - Les Deux Sœurs, 3o série
 - Le Revenant, 1ro série
 - Tom Sandons, 2e série
 - L'Œil de Vichnou, 3e série
 - L'homme à l'oreille cassée, 1ro série
 - Le colonel Fougas, 2e série
 - Veu de Haine, 1ro série, Le Chat du bord
 - 2o " La Brulo-Guculo
 - 3o " Philopen le Poulpican
 - 4o " Chouans et Républicains
 - 5e " A coups de fusil
 - 6o " L'Enlèvement de Jeann
 - 7e " Kerno
 - 8o " A la Baïonnette
 - 9e " Le secret de Philopen
 - 10e " Crochetout
 - Le dernier des Trémolin
 - Le mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Le crime de la rue St Laurent
 - 1ro partie, Le Meurtre
 - 2o " La chasse à l'Homme
 - 3o " L'Explication
 - La mort d'un Forçat.
 - 1ro partie, L'Évasion du Bagne
 - 2o " Forçats et Gendarmes
 - 3o " La mort de Rouget
 - Le condamné à Mort.
 - 1ro partie, Le Mort Ressuscité
 - 2o " L'Echafaud
 - Les Ecumours de Rivières
 - 1ro partie, Les débuts du Bossu
 - 2o " A la recherche de son
 - 3o " Père et fils [Père
 - Vingt ans a la Bastille
 - L'Assassiné Vivant,
 - 1ro partie, Le Crime
 - 2o " Disparu
 - 3o " Le Détectivo et 1ro partie de Floréal
 - Floréal, 1re partie
 - 2o partie, Dans les Mines
 - 3e " La famille Charlot
 - Sans Cœur 1ro série
 - La Voix Maudite, 2me série
 - Le Fou, 3ème série
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1ro série
 - L'Assassin de sa Femme, 2e série
 - Le Mari empoisonné, 3e série
 - Une misérable fin, 4e série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série
 - Les Mauvaises Langues, 2e série
 - Le Secret d'une Morte, 3e série
 - Le Cœur et l'Honneur, 1ro série
 - l'ivresse du Cœur, 2e série
 - Désespoir et Suicide, 3e série
 - Les Mariages d'Intérêt
 - 1ro série, Un Mariage d'Inclination
 - 2o série, Un Duel au Mariage
 - 3o série, Les Mariages d'Amour
 - 4e série, Un Mariage Heureux
 - Les Deux Rivaux, 1ro série
 - Doux Épreuves, 2e série
 - Le Mariage Rompu, 3 me série
 - La belle suicidée, 4ème série
 - Le Pardon
 - 1ro série, Les Flançailles
 - 2o série, Le Devoir et l'Honneur
 - 3o série, Les Tompètes du Cœur
 - 4e série, Un Double Mariage
 - Graziella, 1ro série
 - Une Tombe, 2e série
 - Le Fou par Amour
 - Les Brigands, 1ro série
 - Une nuit d'anglais, 2o série
 - La Maison du Franc, 3e série
 - Le Beau-François, 4e série
 - Le Loup dans la Bergerie, 5e série
 - La Rovanche de Vasseur, 6e série
 - Le Vol et l'Amour, 1e série
 - L'Épreuve, 2e série
 - Le Malfaitour, 3e série
 - Jo vous tuerai, 4me série
 - Vendu par son Père, 1e série
 - Les anglais d'un Père, 2e série
 - Le bon Ange, 3e série
 - Le Coupable, 4e série
 - Une Révélation Pénilble, 5e série
 - Un coup de théâtre, 6e série
 - Les chevaliers du couteau, 1ro sé
 - La lettre enchantée, 2o série
 - Un Drame dans un puits, 3e série
 - Amour! Amour! 4e série
 - Les Gueux, 5e série
 - La Fille de la Victime! 6o série
 - La Sentence, 7e série
 - Une Légende Indienne, 1re
 - Le Sorcier, 2e série
 - La Vengeance d'une Femme,
 - Deux Haines, 4e série
 - Les Deux Orphelines, 1ro série
 - Les Ravisseurs, 2e série
 - Enlèvement et Duel, 3e série
 - La Frochard, 4e série
 - La Petite Aveugle, 5e série
 - Le Mariage Forcé, 6e série
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série
 - L'Histoire de Marianne, 8e série
 - La Prison des Blancs, 9e série
 - L'Égisme du Cœur, 10e série
 - Une Famille qui tue, 11e série
 - L'Arveu, 12e série
 - La Fin d'une Infortune, 13e série
 - Fin d'une Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup
 - 1o série, Jean Loup [vago
 - 2o série, Légende de l'homme sau-
 - 3o série, L'Amour d'un Sauvage
 - 4o série, L'Enfant du Malheur
 - 5e série, Deux Larmes
 - 6o série, L'Œil Noir
 - 7o série, Colombe et Vautours
 - 8e série, Le Commencement de la [Fin
 - 9e série, Le Dossier d'un Bandit
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parler
 - 11e série, Le Réveil de Jeanne
 - 12e série, Le Rendez-Vous
 - 13o série, La Mémoire du Cœur
 - 14e série, Ruse contre Ruse
 - 15e série, Le Triomphe de la Ca- [Nominé
 - 16o série, L'Argent n'est Rien
 - 17o série, Les yeux d'une Femme
 - 18o série, Le Mort Vivant
 - 19o série, Vengeance de Femme
 - 20e série, Le Vrai Châtiment
 - 21o série, La Belle Dyorah
 - La Dame en Noir
 - 1o série, La Dame en Noir
 - 2o série, La Provocation
 - 3o série, Une Pago d'Amour
 - 4o série, L'Enlèvement de l'Enfant
 - 5o série, L'Enfant Retrouvé
 - 6o série, Amis et Rivaux
 - 7o série, Le Réveil d'une Volonté

DEPOT CENTRAL DE JOURNAUX.
 CENTRAL NEWS PAPER DEPOT.
 139 d'Aiguillon Québec.
 J. MARIÉ